

# JOURNAL DES DEMOISELLES.

JEANNE HACHETTE

ET

LES FEMMES DE BEAUVAIS.

1472.

Le règne de Louis XI est l'un des plus intéressants de notre histoire : l'on sait par quelles péripéties passa ce monarque pour arriver à léguer à son successeur une couronne puissante et redoutée ; l'on sait combien de fois il se trouva à deux doigts de sa perte, et comment sa grande habileté diplomatique parvint constamment à le tirer d'embarras : une fois cependant, ce fut la valeur d'une femme qui le sauva, et avec lui peut-être les destinées de la France.

Cette femme est connue dans l'histoire sous le nom de *Jeanne Hachette*.

Charles le Téméraire, mécontent que le roi eût fait annuler publiquement le traité de Péronne, et qu'il se fût emparé de la Guyenne, résolut d'en appeler à la décision

des armes de ce qu'il considérait comme des violations de la foi jurée. Après avoir envahi la Picardie, il se présenta devant Nesle, et s'empara de cette place. Des cruautés horribles signalèrent cette victoire : Charles fit pendre le capitaine, couper le poing aux soldats qui avaient été faits prisonniers, et mettre le feu aux maisons ; un grand nombre de bourgeois s'étaient réfugiés dans l'église, ses soldats y pénétrèrent et les massacrèrent tous, hommes, femmes et enfants. Lorsque le duc y entra, voyant les dalles inondées de sang et jonchées de cadavres, il se signa dévotement, et dit : « Qu'il voyoit moult » belle chose et qu'il avoit moult bons bou- » chers. »

Peu de temps après, le duc de Bourgo-



gne s'empara de Roye, et vint mettre le siège devant Beauvais ; on était alors au 27 juin 1472.

Dès le jour de son arrivée, il ordonna l'assaut. Entourée d'une muraille de médiocre hauteur, n'ayant que des fortifications qui n'avaient point été réparées depuis longtemps, la ville, pour comble de malheur, se trouvait en ce moment dépourvue de garnison. Charles, qui n'ignorait aucune de ces circonstances, voyait déjà la route de Paris ouverte devant lui, route qui le menait au démembrement de la monarchie française, et par suite à la réalisation de ses coupables espérances ; ce qui acheva de le confirmer dans ces idées, c'est que les faubourgs tombèrent sans coup férir entre les mains de ses soldats.

C'en était fait de la ville, si les habitants, soit par attachement pour le roi, soit par haine pour l'étranger, soit peut-être par crainte de perdre leurs immunités, franchises et privilèges, soit plutôt encore par souvenir des massacres de Nesle, ne se fussent résolus à une vigoureuse défense. Ils s'armèrent à la hâte, et ces hommes qui, tout à l'heure encore, se livraient à leurs pacifiques travaux, acceptèrent sans pâlir la noble tâche de lutter contre une armée de quatre-vingt mille hommes aguerris aux fatigues et aux combats.

Les femmes et les jeunes filles aidèrent puissamment leurs pères et leurs maris : pendant qu'ils couraient aux murailles, elles dépaiaient les rues, portaient des munitions aux combattants, donnaient leurs soins et leurs consolations aux blessés ; encourageaient les timides, fortifiaient les faibles, retenaient ceux qui voulaient fuir (1), en un mot elles se firent l'âme

de la défense. Bientôt elles ne voulurent point s'en tenir à ce rôle passif, et firent couler sur les assiégeants une grêle incessante de pierres, de tisons enflammés et de matériaux destructeurs. Quelques-unes, plus audacieuses encore que les autres, prirent les armes des hommes mis hors de combat, montèrent sur les remparts et, dédaignant les périls, s'illustrèrent par des prodiges de valeur. Une jeune fille surtout se distinguait non-seulement par sa bravoure, mais encore par son intelligence de la lutte. Partout où le danger devenait imminent, on la voyait accourir suivie de ses compagnes héroïques. Cette jeune fille, c'était Jeanne.

Cependant, si les assiégés étaient braves, les assiégeants ne l'étaient pas moins ; de plus ils étaient tellement supérieurs en nombre, que les habitants de Beauvais, malgré leurs efforts désespérés, pouvaient prévoir l'instant où l'ennemi serait maître de leur cité ; déjà même l'étendard de Bourgogne flottait sur le rempart, quand Jeanne s'élança, abat d'un coup de hache le soldat qui portait le drapeau, s'empare de ce précieux trophée, et l'agitait au-dessus de sa tête : « Vous voyez bien que l'ennemi n'est pas invincible, » dit-elle. Ces paroles rappellent ses compatriotes au combat, et avec leur aide elle parvient à repousser complètement les Bourguignons.

L'assaut dura onze heures ; Charles, furieux des pertes qu'il avait faites, et plus encore de voir ses vieux soldats vaincus et

le retourna, disant audit Evesque qu'il ne partiroit de la ville, ains qu'il mourroit et viuroit avec eux. » Dans les Lettres de Confirmation des privilèges de la ville de Beauvais, le Roi blâma vivement l'évêque qui, quelques jours plus tard, était parvenu à s'échapper. Jean de Bar ayant accusé le maire de l'avoir dénoncé à faux, Louis XI lui fit savoir (par lettres datées du Plessis, le 2 mars 1477) « qu'estant bien acertené desdites absence et fuite du dit Evesque, de son propre mouuement, il les auoit fait mettre dans ses Lettres de Confirmation. »

(1) Dès le premier jour du siège, Jean de Bar, évêque de Beauvais, voulut prendre la fuite, en profitant pour cette évasion du tumulte occasionné par l'assaut ; mais la femme de Jean de Briquigny l'arrêta « laquelle prenant son cheual par la bride, à la porte de Paris,



repoussés par des bourgeois ignorants des choses de la guerre, changea alors de tactique : il fit abattre à coups de canon les obstacles qui couvraient la porte de Bresle, et briser cette porte elle-même. La brèche était donc ouverte ; les Bourguignons, hurlants de joie de voir enfin leur triomphe assuré, s'élançaient en criant : « Victoire ! » quand tout à coup un immense brasier leur opposa ses insurmontables obstacles. Pendant que les bourgeois combattaient sur les remparts, les femmes et les enfants avaient construit en arrière de la porte un bûcher où chacun jetait à l'envi ses fagots et son bois, puis quand les fagots et le bois furent brûlés, les portes des maisons, les chambranles des fenêtres, les meubles, en un mot, tout ce qui pouvait servir à alimenter l'incendie protecteur.

Le duc de Bourgogne avait commis une grande faute militaire, il avait négligé d'investir la ville, c'est-à-dire de l'envelopper de troupes de toutes parts, afin que rien ne pût y entrer ni en sortir ; ce fut là ce qui sauva Beauvais ; car, malgré la valeur et le dévouement de ses habitants, l'heure fatale de la reddition ne pouvait manquer de sonner promptement pour elle. Mais, sur le déclin du jour, un corps de troupes françaises arriva par la porte de Paris ; ces braves, qui avaient fait seize lieues sans prendre haleine, jetèrent en arrivant la bride de leurs chevaux aux femmes et aux jeunes filles, et coururent aux remparts. Les Bourguignons renoncèrent alors à l'espoir d'entrer ce jour-là dans Beauvais.

Pendant la nuit, au lieu de goûter un repos si glorieusement acheté, les habitants s'empresèrent de réparer les dégâts occasionnés par le combat, et grâce aux femmes de Beauvais, aides actives et intelligentes, le lendemain, au lever de l'aurore, les brèches étaient bouchées, les murailles réparées, et la ville en état de soutenir une seconde lutte.

Cependant de tous côtés des hommes d'armes accouraient au secours des braves

citadins ; de tous côtés on leur faisait parvenir des convois de vivres et de munitions ; des partis battant la campagne enlevèrent les positions et harcelèrent les Bourguignons ; de sorte que la disette se mit dans leur camp, pendant que l'abondance régnait dans la ville ; en même temps, ils s'affaiblissaient chaque jour, pendant que chaque jour la ville se fortifiait. Charles ne tarda pas à comprendre que l'expédition était manquée, et qu'une fois encore, Dieu avait protégé la France. Cependant, avant de se retirer, il résolut de tenter un nouvel assaut. Mais commandés par le brave maréchal de Rouault, la garnison, les Beauvaisiens, et cette fois encore les femmes et les jeunes filles, soutinrent vaillamment le choc, forcèrent les Bourguignons à la retraite (1), et les eussent probablement anéantis, si, profitant du désordre de leur défaite, la garnison eût fait une vigoureuse sortie ; mais un excès de précaution avait fait murer intérieurement les portes de la ville donnant du côté assiégé, et les Français, obligés à un long détour, arrivèrent trop tard.

Quelle était cette jeune fille dont le courage avait si puissamment contribué à la délivrance de la ville ? Hélas ! il faut bien le dire, l'histoire ingrate n'a recueilli que bien peu de choses sur son compte ; à peine même si l'on sait son nom. Voici cependant les renseignements qui paraissent les plus certains : fille d'un officier des gardes de Louis XI, tué à la bataille de Monthléry, Jeanne Fourquet avait été laissée, très-jeune encore, entre les mains de l'épouse d'un nommé Matthieu Lainé, laquelle lui prodigua des soins de mère et en fit sa fille adoptive. De là vient que parmi les historiens, les uns l'ont nommé Jeanne Lainé, les autres Jeanne

(1) Un vieil auteur racontant la levée du siège, dit en termes assez pittoresques qu'ils s'y décidèrent « estant d'avis que tant plus longuement y eussent esté, tant plus y en fut demourez. »



*Fourquet*; ses contemporains, qui l'avaient vue au combat une petite hache d'armes à la main, l'appelèrent tout simplement *Jeanne Hachette*, et la postérité lui a confirmé ce noble sobriquet. Peu de temps après le siège de Beauvais, le roi de France la maria à l'un de ses officiers nommé Collin Pillon; puis elle retomba dans l'obscurité, et de même que l'histoire n'a point su la date ni le lieu de sa naissance, elle n'a point mentionné non plus la date ni le lieu de sa mort.

Louis XI reconnut autant qu'il était en son pouvoir le secours dont lui avait été et Dieu et la valeur des habitants de Beauvais; il s'en vint, le 16 janvier 1473, faire ses dévotions à l'église de Saint-Michel, sur les reliques de sainte Angadrême, patronne de la ville, et répandit de grandes largesses tant dans les églises que parmi les habitants; mais afin de mieux leur prouver sa reconnaissance envers Dieu, qui avait détourné un si grand péril de sa France bien-aimée, il octroya une charte que je vais transcrire en son entier (1).

« LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France, saouir faisons à tous présens et advenir. Comme par nos autres lettres patentes données en las de soye et cire verte, à Amboise, au mois de Juin dernier passé. Nous deuëment certenez et au vray sachans et cognoissans la grande fidélité et loyauté très cordiale que les gens d'Eglise, Maire, Eschevins, Bourgeois, Manans et

Habitans de nostre bonne ville et cité de Beauvais ont eu enuers nous à l'expulsion et très honteux rebuttement des Bourguignons estans deuant nostre dite Ville, la quelle entre les autres villes et citez de nostre Royaume a acquis excellence, et emporté à perpetuelle mémoire, triomphe de victoire; eussions entre autres choses en l'honneur de Dieu nostre Créateur, et de très glorieuse Vierge Madame Sainte Angadresme (dont le corps qui est très solennellement mis et enchassé en vne fierte en l'Eglise Collegiale de Monsieur Saint Michel, voulu et ordonné par chacun an, iour et solennité de la feste de ladite Vierge vne procession et Messe, offrande et sermon estre faicts: pour ledict jour icelle chässe porter, et ainsi exorer et prier ladicte Vierge et honorer les reliques d'icelle; affin de tousiours principalement préserver et garder nostre dite ville de la fureur et inuasion desdicts Bourguignons et de nos autres ennemis aduersaires; doivent faire en ladicte Eglise Collegiale de Monsieur Saint Michel.) Auons voulu et ordonné, voulons et ordonnons que ladicte procession, Messe, offrande et sermon, moyennant le plaisir de Dieu nostre Créateur, soient dictes, faictes et célébrées d'oresnavant en ladicte Eglise de Saint Michel, ledict iour et feste de la Vierge Madame Sainte Angadresme, et que les oblations et offrandes qui se feront ledict iour en ladicte Eglise, soient appliquées au corps d'icelle, comme raison est, à laquelle procession Messe, oblation, offrande et sermon qui se fera en la dicte Eglise, les gens d'Eglise et autres des susdicts seront tenus d'assister et eux représenter en la plus grande dévotion que faire se pourra, pour en signe et rememoration des grands miracles faicts par la dicte Vierge à la confusion desdicts Bourguignons, attribuer à icelle Vierge la preservation et saluation entière de nostredicte ville. Si donnons en mandement au Bailly de Senlis ou à son Lieutenant nostre pre-

(1) *Histoire des antiquitez du diocèse de Beauvoisis*, par PIERRE LOUVET, deux volumes in-8°, Rouen, 1614; il en existe une autre édition de Beauvais, 1635. Celle-ci est précédée de vers latins et français, à la louange de l'auteur; parmi ces vers se trouve le quatrain suivant :

Je ne voy guère histoire où l'auteur ait traité  
Nettement son sujet, sans flatter ou mesdire;  
Mais à PIERRE LOUVET ie ne trouue que dire,  
Car il est en vn mot LA PURE VÉRITÉ.

En changeant l'o en a, on trouve dans *Pierre Louvet* cet anagramme : *la pure vérité*.









*Dessiné par Tony Johannot.*

*Gravé par Regel.*

## JEANNE HACHETTE.

Vous voyez bien que l'ennemi n'est pas invincible !

*Journal des Demeiselles.*

9

18<sup>e</sup> année. N<sup>o</sup> 1.



sente volonté et ordonnance et tout le contenu en ces presentes, il face publier et perpetuellement garder, observer en nostre dicte ville de Beauvais et ailleurs où il appartiendra, de point en point, selon leur forme et teneur, sans faire ne souffrir aucune chose estre faite au contraire de nostre dite ordonnance et volonté en aucune manière. Et afin que ce soit chose ferme et stable à tousiours, Nous auons fait mettre nostre scel à cesdictes presentes. Donnè à Beauvais au mois de Janvier 1473, et de nostre regne le 13.

» Scellées en cire verte en lacs de soye rouge et verte où est le Roy empreint en sa Majesté; et autour du scel se trouve escrit :

» *Sigillum Ludouici Regis Francorum.*

» Et sur le reply est escrit : Par le Roy, l'Euesque d'Eureux et autres présens.

» Signé VOISINE. »

Mais après avoir honoré et remercié Dieu de sa toute puissante protection par l'institution de cette fête, Louis voulut reconnaître la bravoure des femmes de Beauvais, en leur accordant une récompense toute morale et qui se perpétuât de siècle en siècle, à travers les générations de leurs descendants; c'est pourquoi il donna d'Alençon (le 9 août 1473) des Lettres où se trouvent les dispositions suivantes :

« .... Et non seulement les hommes, mais pareillement les femmes et filles, se rendirent lors aux créneaux et à la deffense de ladicte ville, et elles en tres grand audace, constance et vertu de force largement, oultre existimation du sexe féminin mirent la main à la besogne à l'imitation des hommes, et leur furent en aide tellement que lesdicts Bourguignons finalement furent reboutez et se despartirent tout honteusement de audeuant de la dicte ville, et qu'elle demoura et est conseruée en nostre obeissance. Ordonnons qu'une procession soit celebrée tous les ans aux dépens de nostre recepte et domanie de la dicte ville, et ordonnons

qu'icelles femmes ailles d'ores en avant en la procession et incontinent après le Clergié et precedant les hommes icelui iour; et en oultre que toutes les femmes et filles qui sont de present et seront ci après en la dicte ville, se puissent à chacune d'elles à tousiours le iour et solemnité de leurs nopces et toutes autres fois 'que bon leur semblera, parer, vestir et aourner de tels vestemens, atours, parremens, joyaux et aournements que bon leur semblera, et dont elles pourront recouurer sans que pour raison de ce elles, ne aucune d'elles, ne puissent estre aucunement notées, reprimées ou blasmées, pour raison de quelque état ou condition qu'elles soient, ne aultrement (1). »

La procession, dont il est parlé dans ces deux documents si précieux pour l'histoire, ne fut interrompue que pendant les jours orageux de la révolution de 1789. Rétablie en exécution d'un décret du 12 décembre 1806, elle se fait actuellement chaque année, le dimanche le plus proche du 14 octobre. Les habitants conservent avec un pieux respect le drapeau enlevé sur la brèche par Jeanne Hachette (2); Jeanne l'avait donné à l'église des Jacobins, où il fut conservé jusqu'à la suppression des couvents; depuis cette époque, on l'a déposé à l'hôtel de ville, et tous les ans, à la procession de sainte Angadrême, il est porté par les jeunes filles. Cependant il faut avouer que depuis quelques années, cette procession a beaucoup perdu de son antique splendeur, et chacun, je crois, verra avec peine

(1) Il existait alors des lois somptuaires extrêmement rigides à l'égard de la bourgeoisie : les dames nobles pouvaient seules porter la soie, le velours, les pierres précieuses, les parures d'or, etc.; accorder ce droit aux bourgeois de Beauvais, c'était, pour ainsi dire, les anoblir toutes, ou, du moins, montrer que, dans l'esprit du Monarque, leur courage les avait élevées au rang de la noblesse.

(2) Il a été gravé dans plusieurs recueils, notamment dans les *Costumes* de Willemin.



se perdre cet usage patriotique et vraiment digne de survivre aux commotions politiques, par les nobles souvenirs qu'il retrace.

Quant à Jeanne Hachette, la munificence royale s'étendit non-seulement sur elle, mais encore sur sa postérité. Des lettres patentes données à Senlis, le 22 février 1473, portent :

« En considération de la bonne et vertueuse résistance qui fut faite l'année dernière par notre chère et bien-aimée Jeanne Lainé, fille de Matthieu Lainé (1), demourant en nostre ville de Beauvais, à l'encontre des Bourguignons, nos rebellez et désobéissans subjects, qui, ladite année s'efforcèrent à surprendre et gagner sur nous et nostre obéissance par puissance de siège et d'assaults nostredite ville de Beauvais, tellement que en donnant lesdicts assaults elle gagna et retira devers elle un étendard desdits Bourguignons. Ainsi que nous estant dernièrement en nostre dicte ville auons été deüement informé : Nous auons pour ces causes et en faueur du mariage de Collin Pillon et elle, lequel a été par nostre moyen naguere traicté, conclu et accordé et pour autres considérations à ce nous mouuant, octroyé et octroyons, voulant et nous plaict par graces speciales par ces presentes que

le dict Collin Pillon et sa dicte femme Jeanne et chacun d'eux soient et demourent toute leur vie durant, francs, quittes et exempts de toutes tailles qui sont et seront mises et imposées par nous, en nostre Royaume, quelque part qu'ils fassent leur demourance en nostre dict Royaume. Et de ce les auons exemptés et affranchis, exemptons et affranchissons de notre dicte grace, par ces mêmes presentes, eux et leurs descendants... etc... »

Les beaux arts ont célébré à plusieurs reprises le courage de cette femme héroïque ; plusieurs romans, assez peu connus de nos jours, lui sont consacrés. La Bibliothèque nationale conserve un manuscrit intitulé : *Triomphe du beau sexe : Jeanne Hachette, ou le siège de Beauvais*, tragédie en vers, par le sieur de Rousset, garde de la manche. — En 1766, Araignan fit jouer et imprimer une autre tragédie intitulée : *Le Siège de Beauvais*. — Un tableau de douze pieds de large sur dix de haut, qui se voit à l'hôtel de ville de Beauvais, représente l'héroïne de cette ville, la hachette d'une main, s'emparant de l'autre de l'étendard que retient encore le bras d'un soldat bourguignon abattu à ses pieds. — Sa statue est au musée de Versailles.

Il est à regretter qu'on n'ait pas élevé à Jeanne Hachette, sur quelque place publique de sa ville natale, un monument dont à coup sûr elle est beaucoup plus digne que tant d'autres personnages qui de nos jours ont obtenu cet honneur insigne dans différentes cités. Espérons qu'avant peu, la ville de Beauvais aura réparé cette sorte d'injustice nationale.

P. M.

(1) Nos lectrices savent maintenant que Jeanne Fourquet, élevée par la femme de Matthieu Lainé, passait généralement pour sa fille, ce qui leur explique comment la chancellerie chargée de la rédaction de ces Lettres a pu commettre l'erreur qui consiste à l'appeler « Jeanne Lainé. »



## BIBLIOGRAPHIE.

*Correspondance de madame Campan avec la reine Hortense*, publiée avec notes par J. A. C. Buchon; 2 vol. in-8°.

3<sup>e</sup> article.

« Le bonheur n'est en nature nulle part : il n'est pas dans la fortune ; il n'est pas dans les grandeurs ; il n'est même pas, j'en demande pardon aux poètes de tous les siècles, dans cette heureuse médiocrité qu'ils ont tant vantée : il est dans notre sagesse, dans notre raison, dans l'art de jouir de ce qui nous plaît, dans celui de supporter avec résignation ce qui nous afflige ou même ne fait que nous contrarier ; car beaucoup de gens supporteraient plutôt les grands malheurs que les petites contradictions, et il faut avouer qu'elles sont inséparables de toutes les existences possibles. »

« Quelques-unes de mes élèves m'ayant demandé l'autre jour de leur définir le bon ton, je leur ai répondu de suite :

Le bon ton, dans un rang élevé, comme dans une société privée ; c'est :

De la dignité sans hauteur ;

De la politesse sans fadeur ;

De la confiance sans hardiesse ;

Du maintien sans raideur ;

Des grâces sans affectation ;

De la réserve sans pruderie ;

De la gaieté sans bruyants éclats ;

De l'instruction sans pédanterie ;

Des talents sans prétention ;

De l'envie de plaire sans coquetterie. »

« Mes élèves seront questionnées cette année sur la partie de la littérature qui concerne tous les auteurs dramatiques, c'est-à-dire tragiques, depuis les Grecs jusqu'aux auteurs modernes ; vous sentez

bien que tout ce qui concerne Corneille, Racine et Voltaire se trouve le plus intéressant et amène les plus belles tirades. Je n'ai pas perdu un mot de Sa Majesté l'Empereur, qui me fit la grâce de me dire cet été, à Saint-Cloud : « Faites bien » apprendre à vos élèves tout ce qui » garde le théâtre français ; les femmes » sant du spectacle leur délassement habituel, c'est le genre de littérature qu'elles » sont le plus autorisées à bien connaître » et dont elles peuvent s'entretenir sans » se faire taxer de viser au bel esprit. »

« Ne remettez jamais rien au lendemain ; *demain* est le destructeur de tous les bons projets ; *demain* fuit toujours devant nous et n'arrive jamais, car lorsqu'on l'atteint, il est devenu *aujourd'hui* ; *demain* trompe et tranquillise la conscience des paresseux ; enfin, j'ose vous supplier par confiance et par amitié pour moi de prendre *demain* en horreur ; c'est un mauvais sujet que je veux perdre auprès de vous. »

« Se conduire toujours par les avis des autres, dénote insuffisance de moyens et faiblesse de caractère ; mais quand on est en état de se diriger, profiter des avis d'autrui est d'un avantage incalculable. »

« Celui qui sème des glands a peu d'espoir de se reposer à l'ombre des chênes qui en seront le résultat ; ainsi les bons cœurs prolongent leur existence en travaillant pour ceux qui les suivent. »

« Vous faites fort bien de vous amuser à écrire. Soyez vraie, vous serez sublime. La plus grande simplicité prend ce caractère quand elle dit la vérité. Soyez vraie, quand vous voudrez toucher, vous ferez verser des pleurs. Soyez vraie, quand vous

peindrez les ridicules, vous ferez rire le lecteur solitaire comme si la gaieté d'un cercle excitait la sienne. »

« Il est fort amusant d'écrire. En supposant même qu'on ne veuille pas faire

appel à l'intérêt des autres, on a l'agrément d'employer ses heures d'une manière préférable à toutes les choses qui peuvent animer la retraite. »

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### BURIAL OF A CAPTAIN.

Not a drum was heard, nor a fun'ral note  
As his corpse to the rampart we hurry'd;  
Not a soldier discharg'd his farewell shot,  
O'er the grave where our hero we buried.

We buried him darkly at fall of night,  
The sods with our bayonets turning;  
By the struggling moon beam's misty light,  
And the lantern dimly burning,

No useless coffin enclosed his breast,  
Nor in sheet, nor in shroud we bound him;  
But he laid like a warrior taking his rest:  
With his martial cloak around him.

Few and short were the prayers we said,  
And we spoke not a word — a sorrow —  
But we steadfastly gazed on the face of the dead,  
And we bitterly thought of the morrow.

We thought as we hollow'd his narrow bed,  
And smooth'd down his lonely pillow,  
That the foe and the stranger would tread o'er  
And we, far away on the billow. [his head,

Lightly they'll talk of the spirit that's gone,  
And o'er his cold ashes upbraid him;  
But nothing he'll wreck if they let him sleep on,  
In the tomb where a Briton has laid him.

But half of our heavy task was done,  
When the clock toll'd the hour for retiring;  
And we heard by the distant and random gun,  
That the foe was suddenly firing.

Slowly and sadly we laid him down,  
From the field of his fame fresh and gory;  
We carv'd not a line, we rais'd not a stone,  
But we left him alone with his glory!

WOLF.

### FUNÉRAILLES D'UN CAPITAINE.

L'on n'entendit point battre un seul tambour, ni retentir une seule note funèbre, pendant que nous transportions à la hâte son corps vers le rempart; pas un soldat ne déchargea son coup de feu, en signe d'adieu, au-dessus de la tombe où nous enterrâmes notre héros.

Nous l'ensevelîmes dans les ténèbres, à la tombée de la nuit, retournant les mottes de terre avec nos baïonnettes, à la clarté douteuse et vacillante des rayons de la lune, à la lueur trouble de notre lanterne.

Un cercueil inutile ne pesa point sur sa poitrine; nous ne l'ensevelîmes dans aucun linceul; mais il fut étendu comme un guerrier qui se repose, enveloppé dans son manteau de guerre.

Nous ne dîmes que quelques courtes prières; nous ne prononçâmes pas un mot — un regret; — mais nous contemplâmes fixement les traits de celui qui n'était plus, et nous pensâmes avec amertume au lendemain.

Nous songions, tout en creusant son lit étroit, et en aplanissant son oreiller solitaire, que l'ennemi et l'étranger fouleraient aux pieds sa cendre, tandis que nous, nous serions au loin sur les vagues.

Ils parleront légèrement de celui qui n'est plus, et ils insulteront peut-être à sa cendre refroidie; mais il ne craindra rien s'ils le laissent reposer dans la tombe où l'étendit un Breton.

Notre pénible tâche n'était qu'à moitié accomplie, quand l'horloge sonna l'heure de la retraite; et nous comprîmes, par les volées de canon qui s'entendaient dans le lointain, que l'ennemi avait fait feu subitement.

Nous le déposâmes lentement et tristement, encore couvert du sang récemment versé sur le théâtre de sa victoire; nous ne gravâmes pas une ligne, nous n'élevâmes pas une pierre; mais nous le laissâmes avec sa gloire!

NOËMI THÉVENIN.



## ROSINE ET JULIETTE.

Au printemps de l'année 1668, dans le salon d'un des riches hôtels du Marais, un jeune homme, vêtu de deuil, et la physiologie empreinte d'une tristesse profonde, prenait congé de deux dames qu'il ne semblait quitter que par un suprême effort de raison et de courage. « Adieu, monsieur de Luceville, lui dit enfin madame de Saint-Val, la plus âgée de ces dames; j'espère que votre absence ne sera pas longue. Le roi Louis XIV est destiné à vaincre promptement. Pour le fils d'un brave officier de marine, l'occasion de se distinguer en combattant les musulmans, les infidèles, est une véritable bonne fortune. A votre retour de Candie, vous nous offrirez l'image d'un paladin arrivant de la croisade. Est-il un moyen plus sûr de plaire à votre fiancée? Cette pensée ne vous console-t-elle pas du chagrin de vous séparer d'elle pour quelques mois?

— Ah! madame, reprit le jeune marin, la seule consolation que j'eusse pu ressentir en la quittant, c'était d'emporter le nom de son époux... et vous me l'avez refusé!

— Vous n'y songez pas, mon cher Ernest, reprit la dame avec un accent où se montrait déjà l'affection qu'une mère prend si vite pour celui qui promet de faire le bonheur de sa fille, vous n'y songez pas! Un mariage! les fêtes d'une noce, trois mois après la mort de mon amie intime, de votre mère!

— Le ciel connaît ma douleur et mes regrets, madame, mais enfin mon union avec votre fille a été le dernier vœu de celle que nous pleurons; nous hâter de lui obéir

c'était honorer sa mémoire. Vous le savez, en venant à Paris rechercher une jeune personne qui m'était encore inconnue, je n'obéissais qu'à mon respect filial. Je le dis sans scrupule, car, depuis que j'ai vu mademoiselle Rosine de Saint-Val, je l'adore; et maintenant...

— Et maintenant, cette adoration vous fait oublier les convenances. Mais quand votre deuil ne serait pas un motif suffisant pour différer ce mariage, je vous répondrais : Rosine, à peine âgée de seize ans, est encore trop jeune; un retard de quelques mois sera un avantage et pour elle et pour vous.

— Et cependant, madame, que de fois le retard d'un jour donna à des obstacles invincibles le temps de naître et de rompre des nœuds presque formés! Pardonnez à ma folie, mais j'éprouve une inquiétude insurmontable. Rosine est si belle! combien de rivaux vont chercher à m'effacer de son souvenir!

— Des rivaux! au fond de l'Auvergne où nous allons passer près de ma mère et de Juliette, ma seconde fille, tout le temps que durera votre absence? En effet, mon pauvre Ernest, vous avez bien sujet de vous accuser de folie!

— Monsieur de Luceville, dit alors Rosine, jeune personne dont la beauté merveilleuse faisait comprendre les craintes de son fiancé, quand je devrais passer tout ce temps au milieu de la cour la plus brillante, votre inquiétude n'en serait pas moins injuste. Que le ciel veuille sur vous au milieu des périls de la guerre! ajouta-t-elle en s'efforçant de retenir ses pleurs. Ce n'est point ici, c'est à Candie, et de la



main des ennemis, que nos liens peuvent être rompus. Devenez prudent; ne vous exposez plus avec la témérité qu'on vous reproche... c'est le moyen de rendre notre union certaine. »

La profonde émotion de Rosine témoignait une véritable tendresse. Luceville eut honte de ses craintes jalouses, il protesta que la vie lui était devenue trop chère pour qu'à l'avenir il l'exposât follement. Après de nouveaux et tendres adieux, il s'arracha de la présence de madame de Saint-Val et de sa fille, quitta cette maison chérie et partit pour sa ville natale, où il devait s'embarquer.

\* \*

Madame de Saint-Val se disposait de son côté à quitter Paris pour se rendre dans un château où elle avait coutume de passer six mois, chaque année, près de sa mère et de sa plus jeune fille, Juliette, qui restait confiée aux soins de son aïeule maternelle.

En voyant madame de Saint-Val laisser l'une de ses filles au fond d'une province, tandis qu'elle emmenait à Paris l'autre dont elle ne se séparait jamais, ne l'accusez pas de partager inégalement sa tendresse entre ses deux enfants; sa conduite était dictée tout au contraire par la plus inquiète sollicitude. « Ma pauvre Juliette, avait-elle pensé en secret, est maintenant très-gaie, très-indifférente au malheur d'avoir été enlaidie dans son enfance par la petite vérole; mais qui peut savoir si son cœur ne s'ouvrirait pas à la tristesse, à l'envie, à la haine peut-être, si elle était exposée au froid accueil qui lui est destiné dans le monde, tandis qu'auprès d'elle sa sœur serait entourée de tous les hommages, enivrée de tout l'encens qu'on offre à la beauté? Non, non, Juliette restera dans la solitude jusqu'à ce que le mariage de Rosine l'éloigne assez de nous pour que les deux sœurs ne soient pas l'objet d'une comparaison continuelle et dangereuse. »

C'était avec une vive joie que madame

de Saint-Val se préparait à revoir une fille qui lui inspirait cette prédilection que Dieu met au cœur des bonnes mères pour les enfants disgraciés de la nature... sans doute, comme un dédommagement de leur malheur!

Le départ devait avoir lieu le surlendemain; il fut hâté par une circonstance imprévue. Le soir même, Rosine pâle, tremblante, bouleversée, se précipite dans la chambre de madame de Saint-Val en s'écriant : « Au nom du ciel! ma mère, partons!... partons sans différer d'une minute! » Surprise, et presque effrayée, madame de Saint-Val interrogea vivement sa fille. « Fuyons! reprit Rosine avec véhémence, nous respirons ici un air empoisonné. Marianne (c'était le nom de leur femme de chambre) a indignement abusé de votre confiance. Vous lui avez permis de garder ici son enfant... il a la petite vérole!... Depuis quinze jours Marianne passe de son berceau à notre toilette... jugez du danger auquel elle nous expose! »

Sans faire à Rosine une objection ni un mot de reproche sur la faiblesse dont elle donnait la preuve, madame de Saint-Val sonna sur-le-champ, ordonna de jeter dans une voiture les choses absolument indispensables durant un voyage, et au bout d'un quart d'heure elle partait avec sa fille.

Quand Rosine se vit dans la campagne, son trouble et son agitation se calmèrent. La bonté avec laquelle sa mère avait cédé à son effroi la pénétrait d'une reconnaissance qu'elle exprima dans les termes les plus touchants, et ses yeux se remplirent de larmes en voyant que, dans sa précipitation, madame de Saint-Val avait oublié de se pourvoir d'une mante, et restait exposée au froid de la nuit.

« Ce n'est rien, mon enfant, dit madame de Saint-Val; plutôt au ciel que tout ceci ne m'inspirât d'autre crainte que celle d'un léger inconvénient pour ma santé! Mais je suis épouvantée de l'extrême importance



que tu mets à la conservation de ta beauté. Je vois que tu fais dépendre de quelques agréments passagers le bonheur de ta vie... Mais, mon enfant, comment supporteras-tu les atteintes de l'âge?

— O maman! quand je ne serai plus jeune, Ernest aussi aura cessé de l'être. Ma transformation ne le frappera point, il s'y sera peu à peu accoutumé, et par le dévouement de toute ma vie j'aurai acquis sur son cœur des droits qui compenseront ceux que me donnent aujourd'hui ces avantages auxquels vous me reprochez d'attacher trop de prix. Toute vieille que je serai, il pourra m'aimer encore; mais à présent, perdre ma beauté... c'est perdre la vie!

— Ce qui signifie que tu mourrais de chagrin si Luceville t'abandonnait? »

La jeune fille rougit; elle prit les mains de sa mère, et, les baisant avec tendresse, elle lui dit d'un air confus :

« Chère maman, ne m'avez-vous pas vous-même ordonné de l'aimer? »

— Oui, sans doute; mais je ne t'ai demandé pour lui qu'une affection modérée, raisonnable... Comment un sentiment si exalté a-t-il pu en quelques jours se développer dans ton âme?

— Mais, maman, il y a bien longtemps que je connais Ernest.

— Bien longtemps! Tu l'as vu pour la première fois il y a deux mois à peine.

— Mais, depuis mon enfance, j'ai entendu sa mère le louer, dépeindre son caractère, raconter de lui mille traits de bonté, de générosité. Faut-il vous l'avouer? j'avais deviné vos projets d'union entre son fils et moi. Madame de Luceville était votre amie de couvent; son mariage avec un officier de marine l'avait forcée, il est vrai, de se séparer de vous pour se fixer à Marseille; mais l'absence ne refroidissait pas son affection pour vous; elle vous en donnait une preuve, chaque année, en quittant la Provence afin de profiter de notre voyage à Clermont. Elle prodiguait devant

moi les louanges à son fils; un jour, je l'ai vue sourire et me regarder quand elle a dit : l'épouse qu'il choisira sera la plus heureuse des femmes. Mille autres indices me révélaient son intention d'unir sa famille à la vôtre. Je me suis ainsi accoutumée à regarder Ernest comme celui qui m'était destiné pour époux, et sa présence n'a fait qu'ajouter aux sentiments dont mon cœur était déjà pénétré. »

En écoutant ce récit, madame de Saint-Val se reprocha intérieurement son imprudence; elle comprit qu'en effet la certitude qu'on la réservait à Ernest avait dû disposer Rosine à la tendresse qui s'était rapidement emparée de son âme, et lui préparait de violents chagrins si son mariage venait à manquer par un de ces coups du sort que nulle prévoyance ne peut détourner. A cette idée, le souvenir du danger qui l'avait déterminée à fuir Paris la faisait frémir. Elle contemplait la ravissante beauté de sa fille, cette figure qui réunissait à la régularité des traits d'une statue grecque, la douce physionomie d'une madone de Raphaël, et cette fraîcheur, ce coloris délicat, éblouissant, qu'on admire chez les femmes du Nord. Dans son orgueil maternel elle disait tout bas : « Mon Dieu! pour votre propre gloire, ne détruisez pas un de vos plus beaux ouvrages! »

Hélas! cette prière ne devait pas être exaucée! Dès le milieu de la troisième journée, Rosine se trouva saisie d'un malaise toujours croissant. Elle voulait se le dissimuler à elle-même parce qu'il l'épouvantait : la tête lui brûlait, le cœur lui défaillait... retenant sa plainte, elle feignait d'être assoupie dans le fond de la voiture, et n'osait révéler son inquiétude, craignant que sa mère ne l'augmentât en la partageant. Cependant madame de Saint-Val s'aperçut bientôt que sa fille n'était pas dans son état ordinaire. Elle écouta son souffle, il était haletant; prit sa main, elle était brûlante. « Rosine! ma chère enfant,



dit-elle en l'attirant dans ses bras, tu souffres et tu me caches tes souffrances? Qu'éprouves-tu donc? mon Dieu!

— O ma mère! répondit Rosine dont les forces étaient épuisées, je me sens mourir... c'en est fait.... je suis perdue.... arrêtons-nous ici; il m'est impossible d'aller plus loin. »

On entraînait alors à Nevers. Madame de Saint-Val fait arrêter devant le premier hôtel garni; enlève sa fille qui ne peut se soutenir, et s'écrie en descendant de voiture : « Un médecin! un médecin! Le meilleur de la ville; je payerai ses soins de toute ma fortune! »

On s'empresse, un médecin arrive à la hâte... Les pressentiments de Rosine ne l'avaient pas trompée... elle était frappée par le fléau dont elle avait voulu fuir les atteintes. « Ma fille! ma chère fille, lui dit madame de Saint-Val, calme ton esprit, rassure-toi; le danger s'accroîtrait par tes alarmes et ton agitation. Songe que cette terrible maladie ne laisse pas toujours de traces. »

Rosine n'embrassait point l'espérance qu'on lui présentait; mais pour ne pas redoubler la peine de madame de Saint-Val, elle feignit la résignation et répondit avec douceur : « Oui, ma mère, ne craignez rien; je serai courageuse... mais je vous demande une grâce. Avant que mes traits soient changés, laissez-moi revoir encore une fois ce visage qui plaisait à Luceville et me dire adieu à moi-même. »

Madame de Saint-Val cacha son trouble et présenta une glace à sa fille. Rosine s'y regarda longtemps d'un air sombre; deux larmes coulèrent lentement sur ses joues; elle les essuya en silence, rendit la glace, puis retombant sur son lit, elle ferma les yeux et s'abandonna à sa destinée.

\* \* \*

Une petite vérole violente ne tarda pas à se déclarer. La pauvre victime montra une patience inaltérable : aucun murmure ne

s'échappa de sa bouche; mais quand le délire se fut joint à la fièvre, le désespoir dont Rosine avait jusque-là contenu l'expression, éclata d'une manière effrayante. Les humiliations, les douleurs, les scènes cruelles qui suivraient la transformation dont elle était menacée s'offraient continuellement à son imagination. Poursuivie surtout par l'idée de l'abandon de Luceville : « Ernest est arrivé, disait-elle, il est là!... il n'ose plus entrer... je l'effraye... tout à l'heure il a mis la main sur ses yeux et s'est enfui pour ne pas me voir... Oh! je comprends trop bien l'horreur que je lui inspire!... Dites-lui de ne pas se désespérer. C'en est fait, je lui rends sa liberté... qu'il cherche une autre épouse, qu'il l'aime, qu'il soit heureux!... moi, moi... Eh bien, je mourrai! »

Assise jour et nuit près du lit de sa fille, madame de Saint-Val s'efforçait vainement d'écarter ces images désolantes, Rosine ne l'entendait pas et continuait ses tristes plaintes. « Ah! mon enfant! ma pauvre enfant, disait la mère éplorée, quel sera ton sort si les rêves de ton cerveau deviennent des réalités? »

Le délire cessa, la fièvre disparut. Alors une curiosité craintive se manifesta sur la physionomie de la convalescente; ses yeux inquiets et presque suppliants imploraient de chacun un mot qui la rassurât... chacun baissait la vue et gardait le silence. Sa mère, plus tendre que jamais, l'accablait de caresses, volait au-devant de ses moindres désirs; mais son front restait couvert d'un nuage; et quand elle peignait à Rosine sa joie de la voir revenir à la vie, jamais elle ne la félicitait sur le peu de changement de ses traits. Rosine comprenait ce muet langage; elle frémissait et n'osait pas interroger. Déjà, en passant ses mains sur sa figure, elle avait senti qu'elle n'était plus la même... jusqu'à quel point le changement qu'elle avait éprouvé lui était-il fatal? Elle résolut de sortir de cette incertitude intolérable. Demeurée seule un instant



dans sa chambre, elle sortit brusquement de son lit, et courut à cette glace où elle s'était vue si charmante quelques semaines auparavant.... Un cri lamentable lui échappa... elle recule... chancelle... et va tomber évanouie dans les bras de sa mère accourue à sa voix.

En effet, le premier regard de Rosine jeté sur elle-même avait dû lui causer une impression terrible, madame de Saint-Val s'y attendait. Sa compassion fut d'abord plus vive que son effroi. Le coup est porté, pensait-elle; la douleur qu'il a causée va diminuer graduellement, et le jour de la résignation ne tardera pas à venir. C'était une erreur! Quelle fut l'épouvante de la malheureuse mère au spectacle du désespoir morne et farouche qui succéda à l'évanouissement de sa fille! Étendue sur son lit, sans mouvement, sans voix, sans regard, insensible à ce qui se passait autour d'elle, Rosine ne sortait de cette atonie que pour repousser tout aliment, tout secours. En vain le médecin, alarmé de la fièvre nerveuse qui s'était emparée d'elle, l'invitait à prendre quelques calmants; en vain sa mère employait le langage de la tendresse et de la raison; tout était inutile; Rosine voulait mourir, et bientôt la prostration totale de ses forces fit craindre qu'elle ne réussît dans son funeste et coupable dessein.

Déchirée, révoltée de la trouver sourde à ses supplications, madame de Saint-Val éclata enfin en reproches. « Voilà donc ma récompense! s'écria-t-elle. Pendant seize ans j'ai vécu pour mon enfant, et mon enfant refuse de vivre pour moi! Elle ne s'inquiète pas de ma douleur, elle m'abandonne, et pour qui?... pour un étranger, que, dans son désespoir, elle accuse de ne voir en elle qu'un jouet fait pour être rejeté quand il a perdu son éclat. Ah! cruelles jeunes filles!... que d'ingratitude dans l'oubli d'une mère pour un fiancé! Luceville, penses-tu, va te dédaigner, renoncer à ta main; et moi je voulais consacrer ma vie à

te consoler de ton infortune, à t'en offrir tous les dédommagements possibles. S'il a cessé de t'aimer, tu m'es devenue plus chère encore. Mais, parle! toi qui ne veux point survivre à ta beauté. La crainte de perdre la mienne a-t-elle ralenti mon zèle, quand il a fallu disputer ta sœur à la mort dont la menaçait cette même maladie qui vient de te frapper? Aurais-je moins fait pour toi? ingrate! T'aimé-je moins que Juliette? Pourtant, j'étais jeune alors, j'étais belle aussi; j'avais un époux dont l'affection m'était précieuse... je l'avais oublié... et je l'aurais perdue sans désirer la mort, car la mort m'aurait séparée de mes enfants... Si tu persistes dans ton affreux projet, crois-le bien, ma douleur surpassera celle dont tu n'as pas le courage de soutenir le poids. Cependant je ne te suivrai pas; non, je vivrai pour Juliette: mais je vivrai à jamais triste, désolée, inconsolable de mes torts involontaires; car je dois en avoir de bien grands, puisque malgré tout mon dévouement je me suis fait si peu aimer de ma Rosine, que ma tendresse ne lui paraît pas un lien digne de l'attacher à la vie! »

Madame de Saint-Val s'abandonnait aux sanglots qui la suffoquaient, quand elle sentit les deux bras de Rosine autour de son cou et le visage de la jeune fille contre le sien. « Ah! reprit la pauvre mère, tu cherches à me consoler, tu ne m'abandonneras donc pas?

— O maman! répondit Rosine, j'étais bien coupable... pardonnez-moi!... Oui, je vivrai... pour vous... pour m'acquitter de ce que je vous dois. »

Madame de Saint-Val, transportée de joie, l'embrassa mille fois. en la remerciant, en la comblant d'éloges, comme s'il avait fallu de la générosité, presque de l'héroïsme pour compatir à son désespoir!

Quand l'agitation de ces deux infortunées se fut un peu calmée, quand Rosine eut accepté les secours nécessaires dans sa situation, la mère et la fille reprirent leur entretien. « Chère maman, dit la dernière,



vosre douleur m'a fait comprendre toute l'étendue de mes torts. Dieu me préserve de vous coûter tant de larmes ! Je m'efforcerai de supporter l'existence ; mais la volonté ne me suffirait peut-être pas, si vous ne m'en donniez aussi le pouvoir, en m'accordant une grâce dont va désormais dépendre ma tranquillité.

— Parle, parle, mon enfant ; tu n'as qu'à demander cette grâce pour l'obtenir.

— Eh bien, hâtez-vous d'écrire à Luceville que j'ai été emportée par une fièvre violente, et permettez-moi d'aller me confiner à jamais dans un monastère.

— Quoi ! s'écria madame de Saint-Val, tu veux fuir Luceville, renoncer au mariage, au monde, quitter ta mère ?

— Oh ! non, non ; je ne vous quitterai pas, vous dont le cœur est le seul qui ne puisse changer pour moi. Tout au contraire, mon projet me donne la certitude de passer avec vous le reste de ma vie. N'avez-vous pas annoncé l'intention de vous retirer dans un couvent quand vous aurez établi votre seconde fille ? Eh bien, après le mariage de Juliette, vous viendrez me rejoindre dans mon secret asile, et rien ne nous séparera plus jusqu'à la fin de nos jours.

— Quoi ! tu ne reverras pas ton fiancé ?

— Mon Dieu ! me montrer à lui dans l'état où me voilà réduite ! Lire dans ses yeux sa surprise, son dégoût ! Non, non, que ma présence ne détruise pas le charme qui peut s'attacher à mon souvenir. Qu'Ernest me croie morte, afin que je ne cesse pas de m'offrir à son imagination telle qu'il m'a vue en me quittant. Je pourrai ainsi me croire toujours aimée ; cette idée consolante adoucira ma misère. Ne me l'ôtez pas en instruisant Luceville que j'ai été défigurée par la petite vérole, et laissez-moi cacher sous un voile de religieuse des traits qui ne peuvent plus inspirer que de l'horreur.

— Malheureuse enfant ! peux-tu aug-

menter ainsi tes regrets en les exagérant ! Tes traits, je l'avoue, ne pourraient plus offrir un modèle parfait à un artiste ; mais combien de femmes se trouveraient heureuses de posséder ce qui te reste d'avantages ! Tu te compares à ce que tu fus ; compare-toi plutôt à ce qui t'entoure. Va, j'en suis certaine, si tu le veux, tu entendras Ernest lui-même te protester...

— Ne me dites pas que je pourrais encore lui inspirer le moindre sentiment de préférence ; il me l'attesterait avec serment, je ne le croirais pas ; je penserais que par pitié il se résigne à feindre, et qu'il est aussi malheureux que je suis malheureuse. Non, encore une fois, plus de mariage, plus de rapport avec le monde ; rien, rien qu'un cloître où nul insultant sourire, nul regard moqueur ne puisse tomber sur moi. Ma mère, ma bonne mère ! pour soutenir les épreuves auxquelles le ciel vient de me condamner, j'ai épuisé les forces de mon âme ; ma vie ou ma raison succomberait au moindre surcroît de douleur, et ce n'est que dans une profonde solitude qu'il me sera possible de goûter ce calme qui forme la seule félicité à laquelle je puisse atteindre désormais. »

En parlant ainsi elle fondait en larmes. Madame de Saint-Val était consternée. L'abattement de Rosine, son renoncement à tout espoir de plaire, lui semblaient déraisonnables et fondés sur une prévention injuste jusqu'à l'absurdité ; cependant elle comprit la nécessité de laisser cette douleur profonde le temps de se calmer. Après un moment de réflexion, elle répondit : « Eh bien... soit ! je cède à tes prières : toutes tes intentions seront scrupuleusement suivies. Je vais te conduire dans un couvent ; mais en retour de cette condescendance, je te demande ta parole de ne t'engager par aucun vœu public ou secret avant qu'un an soit écoulé ; peut-être, d'ici là, seras-tu devenue plus indulgente envers toi-même. »

Madame de Saint-Val ne disait pas tout à sa fille, et l'idée du singulier projet qu'elle



exécuta plus tard s'offrait alors confusément à son esprit.

\* \* \* \*

Quinze mois s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de rapporter. Madame de Saint-Val habitait, en Normandie, une de ses terres qu'elle n'avait pas visitée depuis fort longtemps. Elle y prit de nouveaux domestiques, les anciens étant restés chez sa mère. Nous retrouvons cette dame au coucher du soleil, assise dans son jardin, travaillant à une tapisserie, tandis que, vis-à-vis d'elle, une jeune personne faisait à haute voix la lecture d'une tragédie de Racine. A côté de madame de Saint-Val, Ernest, dont la pâleur révélait les souffrances récentes, dessinait d'après nature les arbres qui s'offraient à ses yeux. Des blessures graves, et dont la guérison devait être fort longue, lui avaient fait obtenir un congé de plusieurs mois. Madame de Saint-Val, instruite des motifs de son retour en France, avait exigé, au nom de l'affection qu'elle ressentait pour le fils de son amie, qu'il vint auprès d'elle recevoir les soins réclamés par sa situation. Ernest, isolé, souffrant, malheureux, avait accepté cette offre avec reconnaissance. La mère de Rosine était la personne dont la présence satisfaisait le mieux à tous les besoins de sa situation.

En arrivant en Normandie il y avait vu pour la première fois Juliette, la plus jeune fille de madame de Saint-Val, rappelée près de sa mère depuis que Rosine avait disparu du monde. Le trouble de Luceville fut extrême à la vue de cette jeune personne dont la ressemblance avec sa sœur lui parut extraordinaire. Cependant, il faut l'avouer, Juliette n'était pas belle; les traces de la petite vérole étaient visibles sur sa figure; elle n'avait pas ce teint éblouissant qui frappait d'abord dans son aînée; ses traits étaient moins fins, ses yeux moins grands, mais il est impossible de se représenter une physionomie plus douce et plus intéressante

que la sienne, un plus charmant sourire, un regard plus spirituel; elle avait même un avantage sur Rosine : sa taille était plus élevée, plus élégante. Enfin, elle devait à une circonstance le droit de porter une coiffure originale qui lui seyait à ravir : à la suite d'une longue maladie, on avait été obligé de lui couper les cheveux, et, trop courts encore pour être retenus par un peigne, ils tombaient en boucles blondes sur son cou, mais ils étaient d'une nuance beaucoup plus foncée que ceux de Rosine.

Quand la lecture de la tragédie fut terminée, les deux auditeurs essayèrent leurs yeux humides, et Luceville, qui avait souvent interrompu son travail pour écouter plus attentivement, dit : « En vérité, mademoiselle Juliette, je n'ai jamais entendu lire avec cette perfection ! Il est impossible d'avoir des accents plus variés, plus justes. Combien il faut d'imagination et de sensibilité pour se mettre si promptement à la place de chacun des personnages d'une tragédie, et se pénétrer de leurs sentiments ! On ne trouverait pas une seule actrice capable de dire comme vous le rôle d'Esther ; non, car pour réussir ainsi il faut plus que du talent, il faut un âme à la hauteur de l'héroïne qu'on fait parler.

— Allons, monsieur de Luceville, dit madame de Saint-Val, voilà encore des louanges exagérées; vous avez l'intention de rendre Juliette orgueilleuse.

— Ne craignez rien pour moi, dit Juliette en souriant, car je comprends pourquoi M. de Luceville m'écoute avec plaisir : ma voix ressemble à celle de Rosine.

— Je n'y songeais point en ce moment, je vous le jure, répondit étourdiment Ernest.

— Cependant vous avez été frappé de cette ressemblance, reprit Juliette d'un ton de reproche. Vous souvenez-vous du jour où, dans les premiers temps de votre arrivée ici, vous m'avez priée de vous répéter les discours familiers à Rosine, ses recommandations, ses adieux, au moment de votre départ; parce qu'en fermant les yeux



vous éprouviez l'illusion de la croire auprès de vous ?

— Oh ! ne me rappelez pas cette circonstance ; elle m'inspira un sentiment pénible, presque un remords. A mon grand étonnement, ma proposition vous fit fondre en larmes, et je ne puis encore m'expliquer la cause de ces pleurs. Auriez-vous pu supposer que je voulusse jouer avec la mémoire de l'infortunée Rosine ? Non, je voulais évoquer un instant sa présence.

— Je comprends, murmura tristement Juliette, et si bas que sa mère seule l'entendit, je comprends qu'il fallait fermer les yeux pour se procurer cette illusion.

— Laissons ce douloureux sujet, ma fille, interrompit madame de Saint-Val ; vous savez qu'on recommande à M. de Luceville d'éviter toute émotion pénible. Ne prononcez pas devant lui le nom de votre sœur.

— Au contraire, madame, reprit-il ; je puis en parler maintenant, je puis penser à elle sans ressentir le funeste effet que vous redoutez pour moi. Sa mort m'a frappé d'un coup terrible ; mais il est des anges consolateurs qui savent adoucir tous les maux, tarir toutes les larmes. Je suis arrivé ici accablé, mourant, dégoûté de l'existence : vous m'avez rendu à la vie et à l'espoir d'y trouver le bonheur... »

Ernest s'arrêta court, craignant d'en avoir trop dit à la mère de Rosine ; mais au lieu de paraître blessée de ce qu'elle venait d'entendre, madame de Saint-Val reprit d'un air singulièrement dégagé :

« Tenez, monsieur de Luceville, vous allez peut-être trouver peu convenable la fermeté dont je me vante ; cependant ma franchise ne me permet pas de me peindre différente de ce que je suis. Eh bien ! je vous sais gré du courage avec lequel vous avez surmonté votre douleur. Sans doute, il serait affreux de perdre la mémoire de ceux qui nous ont aimés ; mais se livrer à un désespoir stérile pour eux, navrant pour les amis qui nous restent, devenir, par

l'abattement où nous tombons, inutile aux autres, importun à nous-mêmes, je l'avoue, cela ne me paraît pas digne d'un homme, et je vous estime et vous aime mieux, résigné comme vous l'êtes, que livré à une affliction sans terme. D'ailleurs, il me siérait mal de vous blâmer d'une sérénité dont je vous donne l'exemple. » Ernest regarda madame de Saint-Val avec une surprise à laquelle se mêlait quelque désapprobation ; mais l'expression de son visage changea sur-le-champ, lorsqu'elle ajouta : « Ne m'accusez pas d'insensibilité, songez que Juliette me reste et me console.

— Oh ! je le comprends, je le comprends ! s'écria-t-il ; vous avez perdu un cœur dans lequel vous occupiez la première place, mais il vous en reste un semblable pour vous offrir le même culte, le même amour. Hélas ! ma situation est bien différente de la vôtre !... Orphelin, n'ayant jamais connu l'amitié d'un frère ou d'une sœur, dépourvu même de proches parents, la guerre vient de m'enlever mes amis d'enfance... je suis seul !

— Mais comptez-vous pour rien l'affection que vous montre l'ancienne amie de votre mère ?

— Ah ! madame, je viens de vous le dire, c'est à cette affection que je dois la conservation de mon existence. Je ne sais comment remercier vous et votre aimable fille des témoignages d'intérêt que vous m'avez prodigués en souvenir de madame de Luceville. Non, ses propres soins n'auraient pas été plus délicats, plus salutaires. Encore, l'empressement que vous mettiez à me les offrir me cachait-il la fatigue qu'ils devaient vous coûter ; je n'éprouvais point en les recevant la confusion que j'aurais dû ressentir. Et mademoiselle de Saint-Val ! à son âge, abandonner tous les amusements ; consacrer ses talents, son esprit à charmer les souffrances d'un blessé, les chagrins d'un malheureux ! Qu'il lui ait fallu de bonté et de patience pour souffrir sans mécon-



tentement une irritabilité malade dont je n'étais pas toujours le maître, et dont j'avais ensuite une si juste honte ! Ah ! vous avez raison, madame, la tendresse d'une telle fille doit vous dédommager de tous les malheurs !... Juliette seule pouvait remplacer Rosine ! »

Au grand regret des trois interlocuteurs, cette conversation fut interrompue par un domestique qui vint annoncer que plusieurs personnes attendaient dans le salon.

\* \* \* \* \*

On s'apprêtait ce soir-là à célébrer la fête de madame de Saint-Val. Pour lui procurer une surprise agréable, Juliette avait préparé un concert que devait suivre un petit bal. Charmée réellement de cette attention, madame de Saint-Val eut la complaisance de paraître étonnée. Elle reçut avec son amabilité habituelle les compliments d'usage dans une semblable circonstance. Ils devaient lui plaire en effet ; tous renfermaient un éloge de Juliette ; et madame de Saint-Val était proclamée en vers et en prose la plus heureuse des mères.

La soirée fut charmante. Sous prétexte d'une légère indisposition, madame de Saint-Val chargea sa fille de faire les honneurs de chez elle, et Juliette s'acquitta de ce soin avec une grâce inimitable, car cette grâce venait d'un bon naturel.

Que de fois un salon, au lieu d'être une réunion d'amis, ou du moins de personnes remplies d'une bienveillance réciproque, qui se rassemblent pour goûter en commun des amusements dont elles ne pourraient jouir seules, que de fois, disons-nous, un salon n'est en réalité qu'une espèce de champ de bataille sur lequel les vanités se font une guerre à outrance ! Il n'en était pas ainsi chez madame de Saint-Val, particulièrement ce jour-là. Juliette veillait avec trop de soin à ce que l'amour-propre ou la juste susceptibilité de chacun

fût respectée ; sa protection délicate, inaperçue, entourait tout invité sur lequel la raillerie et la malignité pouvaient s'exercer, et elle s'appliquait à faire briller ses compagnes, en les mettant dans leur jour le plus favorable.

Durant le concert, elle ne se fit entendre qu'une fois ; c'était pour chanter des couplets de circonstance. La jeune personne qui l'accompagnait, intimidée ou mal habile, fit une faute qui causa un moment d'interruption. Plus d'une musicienne, à la place de Juliette, se serait hâtée de faire remarquer que cette faute ne venait point de sa part. Juliette la prit sur son compte à l'instant même, et donna ainsi à son accompagnatrice une assurance qui lui permit de terminer brillamment son morceau et de mériter les bravos qu'elle obtint.

Le petit bal dont le concert fut suivi eut beaucoup d'animation ; cependant, quelques femmes seraient restées oubliées à leur place, si Juliette n'eût refusé de paraître dans un quadrille avant que toutes les invitées n'y eussent figuré déjà plusieurs fois. Quand les danseurs se présentèrent pour elle, ils furent envoyés aux délaissées, et cette substitution qui donne ordinairement de l'humeur à ceux qu'on oblige de l'accepter, leur fut demandée avec une telle gentillesse, Juliette se montra si bonne enfant, en peignant son déplaisir de voir les visages tristes de celles qui ne prenaient point part au divertissement général, que pas un des danseurs, en lui obéissant, n'eut cet air boudeur et contrarié qu'affectent les jeunes gens dans une circonstance pareille ; et pas une de leurs danseuses ne vit, dans l'invitation qu'elle recevait, un acte de complaisance.

Certaine enfin que nulle ne sortirait de chez elle sans emporter un souvenir agréable, Juliette accepta la main d'un danseur, et l'on put juger de quelle abnégation elle avait fait preuve en cédant jusqu'alors sa place à ses amies ! elle dansait à merveille...



c'était assurément avec cette simplicité de bon goût adoptée dans le monde, mais c'était aussi avec une grâce, une légèreté, une souplesse rares; on eût dit que sous ses pas la terre avait pris de l'élasticité pour la renvoyer dans l'air aussitôt que son pied l'avait touchée. Accablée de louanges, elle les recevait avec un plaisir qui paraissait d'autant plus singulier à Ernest qu'elle montrait ordinairement beaucoup de raison et très-peu de vanité pour des succès dus à de si frivoles avantages.

Il la contemplait avec surprise. Autant il avait été ravi de sa conduite au commencement de la soirée, autant il en était blessé à cette heure. « L'étrange femme! pensait-il, si peu frère de son esprit, de ses talents, de son instruction, et que le moindre éloge donné à ses agréments personnels plonge dans l'enivrement! Combien elle paraît joyeuse de se voir recherchée, préférée comme danseuse! Et ne semble-t-elle pas encore jouir du dépit que j'éprouve? Lorsqu'elle daigne songer à moi, c'est pour s'assurer si j'ai bien remarqué son triomphe. »

Il avait tant d'humeur que, profitant d'un moment favorable, il adressa de vifs reproches à Juliette et sortit du salon... Mais alors la gaieté et la coquetterie de la jeune fille disparurent avec lui.

Le lendemain, madame de Saint-Val en ouvrant les yeux, aperçut sa fille auprès de son lit. « Tu es là? ma chère enfant, lui dit-elle. Déjà habillée, après avoir veillé si tard!

— Ah! maman, j'avais une telle impatience de m'entretenir avec vous! hier soir je n'ai pas voulu retarder l'heure de votre repos...

— Je te trouve l'air inquiet, agité; qui peut te troubler ainsi? Tu n'as cependant que des sujets d'espérance et de joie.

— Comment puis-je le savoir? ma situation est si étrange! »

Madame de Saint-Val sourit.

« Étrange, j'en conviens, mais non pas

fâcheuse. Ta crainte d'être devenue un monstre et de ne pouvoir inspirer à Luceville que de l'horreur est dissipée, il me semble.

— Vous vous croyez donc bien certaine que, sans me reconnaître, il a repris de l'inclination pour moi!

— Encore cette question! La chose peut-elle être douteuse?

— Ah! maman, comment croire facilement à un pareil bonheur? Quand je compare l'existence pleine de regrets et de tristesse que j'aurais trainée dans un cloître, l'horrible isolement de cœur où je serais tombée lorsque Dieu vous aurait rappelée à lui, avec les jours riants, les douces affections que me promettrait l'avenir si vos prévisions se réalisaient...

— Rassure-toi; elles se réaliseront pourvu que tu ne te fasses pas une idée exagérée d'un bonheur qui me paraît certain.

— Il l'est peut-être moins que vous ne le croyez, maman; hier soir Luceville m'a fait une scène...

— Oh! j'en devine le sujet. Luceville est un peu enclin à la jalousie, et franchement tu ne l'as pas ménagé sur ce point. Tu as montré une coquetterie dont, il y a quinze mois, je ne t'aurais pas jugée capable.

— De la coquetterie? moi! Ah! maman, me connaissez-vous assez mal pour me croire capable d'un pareil vice? Non, non; ce n'est point la coquetterie qui me faisait attacher tant de prix aux éloges. Mais quand j'entendais murmurer ces mots: « Elle est aimable, elle est charmante, » je croyais entendre dire: « Elle est encore digne de Luceville; elle peut encore en être aimée. » Et je ressentais une inexprimable satisfaction, je l'avoue.

— Tu peux t'en fier aux discours de Luceville même.

— Et cependant ceux qu'il m'a tenus hier m'inspirent de l'inquiétude!

— Quoi donc?



— Après m'avoir adressé de vifs reproches sur ma prétendue coquetterie, il a fait un pompeux panégyrique de ma sœur. A l'en croire, Rosine était incapable des torts dont il m'accuse; elle dédaignait les succès de salon, son amour-propre était satisfait quand elle avait plu aux objets de son affection; elle savait connaître dans leurs yeux ce qui pouvait offenser leur sensibilité, et se hâta de guérir la blessure qu'elle avait faite.... Que sais-je encore? En vérité, je ne pensais pas avoir trouvé jadis l'occasion de lui inspirer une telle estime. Enfin, selon lui, jamais si proches parentes n'auraient tellement différé de caractère que Rosine et Juliette.

— Voilà une plaisante boutade.

— J'en ai ri d'abord, ensuite je m'en suis affligée.

— Qu'a-t-elle d'inquiétant? Elle ne décèle en Luceville que l'intention, en piquant ton amour-propre, de se venger un peu de l'oubli dont il s'imagina avoir eu à se plaindre hier au bal.

— Hélas! maman, ne serait-ce pas plutôt une suite de cet aveuglement qu'on éprouve en faveur d'un objet de prédilection? Une preuve de regret? Plus j'y réfléchis, plus j'en suis alarmée. Jusqu'à présent je ne plais à Ernest qu'en lui faisant oublier ce que j'ai été. Lorsque ma présence le lui rappellera sans cesse, quelle dangereuse rivale je serai pour moi-même! Quelle inévitable et fatale comparaison il me faudra subir! mon image sera placée près de moi comme un fantôme ennemi! Oh! si le souvenir de Rosine n'est pas assez affaibli pour que Juliette soit préférée à sa sœur, je n'oserai jamais me fier à une tendresse que la révélation de mon nom pourrait faire évanouir. Il me faut connaître la vérité, si triste qu'elle puisse être. Il va venir, laissez-moi, je vous en conjure, tenter l'épreuve dont je vous ai parlé. »

Madame de Saint-Val n'était pas absolument tranquille sur le résultat de cette

épreuve, mais elle n'en témoigna rien, et ne s'opposa point au dessein de sa fille; car l'erreur de Luceville ne pouvait durer jusqu'au pied des autels.

\* \* \* \* \*

Luceville revint. Son humeur était dissipée. Il se reprochait d'avoir été trop loin la veille, lorsqu'il avait établi entre Rosine et Juliette un parallèle blessant pour celle-ci. Il sentait que s'il est mal de faire naître la jalousie entre deux sœurs, c'est surtout lorsque l'une d'elles est descendue dans la tombe. Détruire l'affection par laquelle les morts vivent encore dans le cœur de ceux qu'ils ont aimés, n'est-ce pas les tuer une seconde fois?

Un air confus, un redoublement de soins, annoncèrent son intention de faire oublier ses torts. Juliette, préoccupée de l'avenir qu'elle méditait, ne remarquait rien, et ne répondait pas aux empressements dont elle était l'objet, de manière à faire comprendre qu'elle y voyait une réparation dont elle était satisfaite. Luceville voulut exprimer positivement ses regrets. « Ma chère mademoiselle Juliette, lui dit-il, je vois que vous êtes encore irritée de ce que je vous ai dit hier. J'avais tort, je le sens. Il est si naturel à votre âge d'être sensible au plaisir de plaire! Je ne sais quelle humeur chagrine m'a inspiré la morale ridicule que je me permis de vous adresser. Que voulez-vous? l'état où me réduisaient mes blessures vous avait donné pendant longtemps un prétexte pour exclure d'ici les étrangers, les importuns. Alors le charme de votre conversation, vos talents, vos grâces ne se manifestaient que pour moi. J'étais heureux de ce privilège, je ne songeais pas que c'était une usurpation... Maintenant, lorsqu'il faut permettre à d'autres d'admirer ce que je me suis follement accoutumé à regarder comme un trésor qui ne devait briller qu'à mes yeux, j'éprouve un dépit, une colère... dérai-



sonnables sans doute... mais dignes de pardon.

— Je ne suis pas irritée, monsieur de Luceville; ma distraction vient de l'embarras où je me trouve pour vous annoncer la nouvelle la plus inattendue... »

Luceville reprit sans faire attention aux derniers mots qu'avait balbutiés Juliette : « J'ai regret surtout à mes discours au sujet de votre sœur; d'autant plus regret que je ne pensais pas un mot de ce que j'ai osé dire. Comment pourrais-je élever les qualités de Rosine au-dessus des vôtres? Je la connaissais à peine. Je l'ai vue seulement durant quelques semaines, et au travers de cette espèce de barrière que les bienséances et l'étiquette mettent à Paris entre une jeune personne et celui qui aspire à devenir son époux. Je la croyais destinée à faire le bonheur de ma vie, mais seulement sur la parole de ma mère.

— Cependant, malgré tout cela, vous en étiez vivement épris!

— C'est la vérité. Qui n'aurait éprouvé le pouvoir enchanteur de cette ravissante figure? Et cependant, même à cette époque où j'étais entièrement sous le charme, combien de fois la raison ne m'a-t-elle pas dit que l'extrême beauté de Rosine pouvait devenir pour moi la source de mille chagrins amers! Comment vivre paisible quand votre félicité dépend d'un objet que chacun vous envie, que chacun s'efforce de vous ravir?... Oh! je vous en conjure, ne vous offensez pas! Le ciel me préserve d'outrager par un doute la mémoire de votre sœur... mais moi j'aurais été extravagant et malheureux, car je connais mon penchant à la jalousie... Oh! qu'il vaudrait mieux pour moi, dans le mariage, une de ces femmes doucement séduisantes, dont les attraits ne frappent pas de surprise, à l'aspect desquelles il ne s'élève pas des cris d'admiration, mais dont le charme, presque ignoré du monde, se fait sentir dans l'intimité de la famille, dont la physionomie s'y embellit des sentiments qui

s'y peignent, dont l'esprit, l'enjouement renouvellent chaque jour les grâces! Voilà l'épouse qu'il faut pour être heureux, et non pas celle dont on se pare comme d'un ornement de fête, une merveille que l'on expose à l'admiration publique.

— Pauvre Rosine!.... Vous avez cessé de la regretter!

— Eh bien, je l'avoue, sa sœur m'a consolé. J'ai tardé jusqu'ici à m'expliquer; je craignais que madame de Saint-Val ne m'accusât d'oublier trop tôt sa fille aînée; mais ce qu'elle m'a dit hier m'a rassuré, et j'ose maintenant nommer Juliette celle que je préfère entre toutes les femmes.

— Ah! monsieur de Luceville, vous dites cela parce que vous ne pouvez choisir entre ma sœur et moi; mais si Rosine repa-raissait sur la terre vous penseriez différemment.

— Vous êtes dans l'erreur.

— Vous me donneriez encore la préférence?

— Je vous le jure.

— Prenez garde! prenez garde!... vous vous engagez témérairement.

— Je ne crains rien.

— Parce que vous croyez impossible d'être exposé à l'épreuve dont je vous parle. Mais... je vous ai prévenu que j'avais à vous faire une révélation surprenante... Eh bien, sachez donc que Rosine existe encore.

— Rosine! Rosine! C'est impossible! vous vous jouez de moi!

— Non, c'est la vérité.

— Ah! vous me bouleversez l'âme, mais je ne puis vous croire... Rosine existerait encore!

— Elle vit.

— Et pourquoi donc alors m'écrire?... »

— Résolue à se faire religieuse, elle avait voulu qu'on vous fit croire à sa mort; mais elle a changé de dessein et va rentrer dans le monde. Maintenant, Ernest, consultez votre cœur, et voyez s'il confirme les serments que vous venez de prononcer. »



Ernest, hors de lui de surprise et d'émotion, se demandait en effet si tout à l'heure il avait été bien sincère. Il se rappelait son admiration pour Rosine, mais il se rappelait aussi les craintes, les réflexions dont elle avait été l'objet ; il songeait à sa tendre et profonde affection pour Juliette ; un coup d'œil jeté sur les traits pâlis de la tremblante jeune fille acheva de le décider.

« Eh bien, dit-il, je me félicite de ce que vous n'avez point perdu votre sœur ; mais j'espère qu'elle ne prétend pas renouer l'engagement qui existait entre nous. En me laissant croire à sa perte, elle m'a rendu ma liberté ; et cette liberté, je viens d'en disposer.

— Quoi ! vous préféreriez à la belle Rosine, l'humble Juliette, si loin de pouvoir lui être comparée !

— J'aime l'une, et la conduite incompréhensible de l'autre m'inspire une juste irritation. Si l'état de religieuse lui paraissait préférable à toute autre condition, pourquoi ne pas le déclarer quand je l'ai demandée à sa mère ? Que de caprices bizarres, inexplicables ! Me promettre sa main, puis me quitter, se cacher de moi, s'enfermer dans un couvent. Reparaître au bout de quinze mois pour réclamer la foi que je lui ai promise.... Non, non, je le répète, elle m'a donné le droit d'en disposer quand elle s'est permis la cruelle imposture qui m'a coûté tant de larmes. C'est affreux de m'avoir causé volontairement une telle douleur. Car j'aimais Rosine alors, je l'aimais passionnément.... et dans cette circonstance, elle n'a pas même témoigné pour moi de la pitié ! »

Ce reproche fut sensible à Juliette.

« Ah ! dit-elle en pleurant, si vous connaissiez les motifs qui l'ont fait agir, vous trouveriez ma sœur bien excusable, et plus à plaindre que vous ne le fûtes jamais. »

Alors Juliette raconta ce qui s'était passé après le départ d'Ernest. Elle lui peignit

le désespoir de Rosine lorsqu'elle se vit défigurée, sa crainte de le rendre malheureux en abusant de sa loyauté pour lui faire accepter une épouse hideuse ; la consolation qu'elle ressentait à l'idée de rester toujours belle dans l'imagination de celui qu'elle aimait : seul adoucissement dans sa misère, à elle ! Tandis qu'Ernest trouverait promptement l'oubli du chagrin qu'aurait pu lui causer l'infortunée qui lui faisait pleurer sa perte.

Qu'ils étaient pathétiques et douloureux, les accents avec lesquels Juliette exprimait les regrets inconsolables de Rosine ! Comment en l'écoutant Luceville n'aurait-il pas senti la compassion le ramener vers sa fiancée ! Mais bientôt ce ne furent plus les discours de Juliette qui attirèrent son attention ; ce fut Juliette elle-même. Que d'éloquence ! que d'empressement mis à plaider la cause d'une rivale ! Était-ce naturel de la part d'une jeune personne qui jusqu'alors avait semblé payer de retour la tendresse qu'elle inspirait ?... Ernest commençait à entrevoir la vérité.... Rosine existait, elle avait perdu sa beauté... Juliette lui ressemblait d'une manière extraordinaire, le son de sa voix était le même !.... Enfin le souvenir des ris moqueurs qu'avaient provoqués la veille les distinctions qu'il faisait entre le caractère des deux filles de madame de Saint-Val revint à la pensée de Luceville, et ses soupçons prirent une nouvelle force. « Pauvre Rosine dit-il en la regardant avec attention, je lui pardonne, ou plutôt elle est entièrement justifiée à mes yeux. Mais je trouve de l'exagération dans la délicatesse qui l'a portée à se cacher. Est-elle donc réellement si changée, si enlaidie ?....

— Oui, elle est semblable à moi ; absolument semblable.

— Oh ! je ne m'en flatte pas ! elle n'aurait point douté de mon cœur, elle aurait eu la certitude d'être encore aimée... sa sœur ne l'est-elle pas ? »

A ces mots prononcés d'un ton plein de



tendresse et de reproche, Juliette tourna vers Luceville des yeux encore tout remplis de larmes, et répondit avec anxiété : « Ah ! monsieur de Luceville, avez-vous senti la portée de ce que vous venez de me dire?... devinez-vous?... vous ai-je bien compris?... »

— Oui, *Rosine*; et je suis trop heureux de pouvoir réunir l'admiration que m'inspirait l'une des deux sœurs à la tendresse que j'éprouve à présent pour l'autre.

— Ma mère ! ma bonne mère ! s'écria

*Rosine*, où êtes-vous, que je vous remercie ? »

Madame de Saint-Val n'était pas loin ; elle parut, et dit à *Rosine* qui se jetait dans ses bras : « Eh bien, ma fille, ai-je eu tort de te contraindre à revoir Luceville, et crois-tu maintenant qu'il ne reste qu'à mourir, ou tout au moins à se cacher pour jamais, parce qu'on a cessé d'être la plus belle personne de France ? »

M<sup>me</sup> E. A. SURVILLY.

## L'ARBRE DE NOËL.

Le Seigneur s'est chargé de moi pour en prendre soin.

Ps. 26.

Il faisait froid, bien froid. Une nuit de Noël,  
Un enfant étranger s'en allait par la ville;  
Ses yeux bleus regardaient les maisons, ou le ciel,  
Les maisons où riait mainte heureuse famille !

Derrière les vitraux que rougissait le feu  
Il s'accoudait, pensif et les pieds dans la neige,  
Et se disait tout bas : « Pourquoi donc, ô mon Dieu !  
» N'ai-je personne ici qui m'aime et me protège ?

» Voyez ! tous les enfants sont joyeux, aujourd'hui :  
» Le sapin de Noël est chargé de lumières,  
» Des fruits et des présents à ses feux ont relui,  
» Et les petits enfants sont baisés par leurs mères !

» Et moi seul, je n'ai rien, ni baiser... ni présent !...  
» J'ai frappé vainement à ces portes bien closes :  
» — Pour ma nuit de Noël, laissez-moi seulement  
» M'égayer à l'aspect de tant de belles choses !

» On ne me répond pas, et j'ai froid et j'ai peur  
» Dans cette grande rue où la neige s'amasse ;  
» Comme le noir chasseur, le vent mugit et passe  
» Et sur la lune court une sombre vapeur.



» O Christ... vous le voyez ! tout le monde m'oublie ;  
» Orphelin, délaissé, sans appui pour mon cœur,  
» Je n'espère qu'en vous, en vous que je supplie,  
» O Christ, soyez mon père et mon consolateur ! »

Resserrant ses habits autour de sa poitrine,  
Il reprenait la rue et marchait, grelottant,  
Quand il vit éclater une lueur divine,  
Quand il vit approcher un radieux enfant.

« Je suis le Christ, lui dit une voix pure et douce,  
» Tes pleurs m'ont invoqué, je suis venu vers toi,  
» Je suis l'ami de ceux que le monde repousse,  
» Le riche et l'indigent sont égaux devant moi.

» Souviens-toi qu'en la nuit de la Bonne Nouvelle  
» Je reçus tour à tour, des pieux messagers,  
» Et les présents royaux où l'or pur se recèle,  
» Et le miel et les fruits des plus humbles bergers.

» Ne pleure plus ; regarde ! en cet espace vide,  
» Un arbre de Noël va reluire à tes yeux,  
» Et jamais les regards de cette foule avide  
» N'auront pu contempler rien d'aussi radieux. »

Et le Christ éleva sa main toute-puissante  
Dans le céleste azur, qu'ont balayé les vents,  
L'on vit s'épanouir la tête éblouissante  
D'un arbre glorieux aux feuillages mouvants.

O merveille du ciel ! les fleurs sont des étoiles !  
Les astres suspendus à ses amples rameaux  
Scintillant pas milliers, sans brouillards et sans voiles,  
Étonnent les regards de leurs feux sans rivaux.

Que l'enfant étranger, admirant ce spectacle,  
En son cœur enivré se réjouit tout bas !  
A genoux, il pria.... Vers l'arbre du miracle  
Des anges gracieux l'ont porté dans leurs bras.

Et rendu maintenant à la Sainte Patrie,  
L'enfant célèbre encor les pompes de Noël ;  
Mais combien aisément en ces lieux il oublie  
Les fêtes de la terre et le bonheur mortel !

(Imité de l'allemand.)

M<sup>me</sup> ÉVELINE RIBBECOURT.



## REVUE DES THÉÂTRES.

*La Filleule des Fées*, ballet-féerie en trois actes, précédé d'un prologue, par MM. de Saint-Georges et Perrot, musique de MM. Adam et de Saint-Julien.

### *Prologue.*

Nous sommes dans la grande salle d'une ferme ; les portes du fond sont ouvertes, elles laissent voir une riche campagne et une colline conduisant à l'église du village dont on aperçoit le portique.

La fermière est mère d'une petite fille ; les valets de ferme et les jeunes servantes ornent la salle, et préparent tout pour recevoir les gens du baptême qui se fait à l'église.

Les cloches sonnent à toutes volées. L'on voit sortir de l'église et descendre de la colline une foule joyeuse accompagnant le fermier Guillaume, père de la petite Ysaure que l'on vient de baptiser. Le parrain, qui n'est rien moins que Jobin, le sénéchal du village, et la marraine, marchent en tête du cortège ; ils sont suivis de Berthe, la nourrice, portant l'enfant dans ses bras. Tous ont des bouquets au côté ; leurs chapeaux sont couronnés de fleurs ; ils entrent gaïement dans la ferme. Le parrain distribue les dragées du baptême, et le fermier engage ses amis à souper. Tandis que Cascarille, un des valets de ferme, met le couvert, les jeunes filles et les jeunes garçons du village viennent offrir au fermier des présents de fleurs et de fruits ; on lui apporte sa fille, il la bénit ; puis on se met à table.

Le sénéchal et la marraine allaient commencer une sarabande... On frappe à la porte... Jobin s'arrête une jambe en l'air. Guillaume ordonne à Cascarille d'ouvrir... C'est une petite vieille qui vient demander l'hospitalité. Guillaume la fait asseoir à l'un des bouts de la table.

Jobin recommence sa sarabande... On frappe de nouveau... Il reste encore la jambe en l'air. Cascarille va ouvrir... C'est une seconde petite vieille qui demande l'hospitalité... Guillaume la fait de même asseoir à l'un des bouts de la table.

Jobin recommence encore sa sarabande... On frappe encore... Pour cette fois, il reconduit sa danseuse à sa place, et va s'asseoir de très-mauvais humeur, pendant que Cascarille ouvre à une troisième petite vieille qui demande aussi l'hospitalité, et Guillaume, fort étonné de ce déluge de vieilles, indiquait à celle-ci une place, lorsque Jobin fait remarquer avec effroi que l'on serait treize à table. Guillaume engage la vieille à sortir ; elle résiste, et comme il donne l'ordre de la chasser, elle sort en lui faisant des menaces.

Tout le monde se retire, la nuit vient ; la nourrice est assise près du berceau d'Ysaure ; Alain, son frère de lait, la berce ; les deux vieilles sont accroupies sous le manteau de la cheminée. Le tonnerre gronde dans le lointain. La nourrice envoie Alain se coucher, et s'endort. Les deux vieilles s'approchent du berceau ; elles font une évocation... et l'on voit apparaître dans tous les coins de la salle une multitude de petites vieilles qui se réunissent à leurs deux sœurs ; puis tout à coup la lampe devient une brillante escarboucle, les habits des vieilles disparaissent, et on les voit revêtues de magnifiques toilettes. La fée *Blanche* et la fée *Rose*, les deux marraines d'Ysaure, étendent les mains sur son berceau comme pour la prendre sous leur protection, et toutes les autres fées, après l'avoir douée de mille charmes, de mille qualités, formaient des danses gracieuses autour de l'enfant, lorsque le tonnerre retentit avec force... et la troisième vieille sort de la cheminée.



Aussitôt l'escarboucle pâlit, devient livide. Les fées reculent avec effroi à la vue de cette vieille ; celle-ci secoue ses vêtements et paraît toute vêtue de deuil... C'est la fée *Noire* ! Elle étend sur le berceau sa baguette formée de deux serpents enlacés... fait un geste, et sur un sombre nuage qui traverse l'espace, on lit ces mots :

*« Tremblez pour elle ! Je lui garde mes dons quand elle aura quinze ans ! »*

Épouvantées de cette menace, *Rose* et *Blanche* s'éloignent, ainsi que leurs sœurs. La fée *Noire* les touche de sa baguette... elles disparaissent au milieu de nuages qui les enveloppent. L'orage éclate avec furie, et la fée *Noire* s'éloigne au milieu de sombres vapeurs. La clarté magique s'éteint... En ce moment la nourrice, réveillée en sursaut, prend avec tendresse *Ysaure* dans ses bras.

Voilà donc une pauvre fille qui sera malheureuse parce que le jour de son baptême son père n'a pas voulu que l'on fût treize à table !

Quinze ans se sont écoulés ; *Ysaure* n'a plus ni père ni mère ; *Alain*, son frère de lait, lui demande si elle veut devenir sa femme. « Jamais !... lui répond-elle ; mais votre sœur, toujours ! » Désespéré, il va pour se jeter dans une citerne... la fée *Noire* paraît, et lui promet de protéger son mariage. De leur côté, la fée *Blanche* et la fée *Rose* s'occupent de trouver un mari à leur filleule ; elles rencontrent le prince *Hugues* de Provence ; ayant reçu de lui une généreuse aumône, pour l'en remercier elles lui disent la bonne aventure : « Vous allez bientôt aimer. — Où est-elle, celle que je vais aimer ? — Là ! » Elles étendent leurs béquilles vers la ferme... Les murailles deviennent transparentes, et il aperçoit *Ysaure* achevant sa toilette : on doit la couronner *Reine du printemps*. Le prince la trouve charmante. A la fête, c'est lui qui la couronne, il danse avec elle.... il l'aime et lui offre sa main.

Rentrée à la ferme, *Ysaure* raconte son

bonheur à sa nourrice ; elle attend le prince, qui va la conduire à l'autel.... mais elle a honte de sa robe.... Une riche toilette sort de terre, couverte d'un somptueux costume de mariée. Elle trouve son miroir trop petit pour s'y voir.... Il s'agrandit. Elle songe à la misère de son habitation, et à mesure qu'elle désigne à sa nourrice chacun de ses pauvres meubles, ils prennent une forme nouvelle, riche, élégante ; les murs se couvrent de lambris dorés, de magnifiques draperies ; tout prend l'aspect d'un palais... Une marche triomphale commence dans le lointain... Voilà le prince ! *Ysaure* court au devant de lui, soulève une riche portière... C'est la fée *Noire* !... Cette méchante fée évoque la fée *Rose* et la fée *Blanche*, elles viennent se placer près de leur filleule. « C'est à moi de la douer à mon tour, » leur dit la fée *Noire*. Elle indique le fond du palais, sur lequel on voit ces mots en lettres de feu :

*« Vous l'avez faite si belle, que nul ne pourra la voir désormais sans perdre la raison. »*

*Ysaure* et ses marraines sont accablées de douleur. Un violent coup de foudre retentit... la fée *Noire* disparaît. La marche se rapproche.... déjà les premiers hérauts d'armes du prince pénètrent dans la salle. *Ysaure* se sauve pour n'être point vue, et rencontre le pauvre *Alain*.... qui en la voyant devient fou.

Ce n'est plus qu'un jeu de cache-cache. Le prince court toujours après *Ysaure* qui se sauve toujours... Enfin il va la voir.... La fée *Rose* et la fée *Blanche* ne pouvant l'empêcher de devenir fou, le rendent aveugle. *Ysaure*, désespérée, se réunit à ses deux marraines pour invoquer la pitié de la fée *Noire*. Celle-ci commence à s'attendrir. Elle pardonnera à la fille de *Guillaume* l'impolitesse de son père, et le prince recouvrera la vue s'il peut, sans y voir, reconnaître celle qu'il aime au milieu de toutes les Nymphes dont elle va être



entourée. Ysaure et ses marraines se soumettent à cet arrêt.

D'épais nuages enveloppent tous les acteurs de cette scène, et le tribunal des fées s'assemble pour juger l'épreuve. De nombreuses jeunes filles entourent le prince aveugle, elles essayent de le tromper.... Ysaure, inquiète, s'approche... il la reconnaît, et tombe à ses pieds.

Les nuages du fond se dissipent, et découvrent le *Paradis des Fées*. Des nuages d'or conduisent à un temple magnifique, étincelant de pierreries. De tous côtés pa-

raissent les *fées de la terre*, chacune avec ses attributs; elles viennent célébrer le mariage d'Ysaure et du prince de Provence, conduits par la fée *Blanche* et la fée *Rose*. Alain recouvre sa raison... mais le pauvre garçon regrette sa folie en voyant le mariage de sa sœur de lait!

Ce ballet a d'admirable décorations et des danses gracieuses; la musique de M. Victor Adam est à la fois expressive, vive et brillante.

J. J. EOUQUEAU DE PUSSY.

## CORRESPONDANCE.

Quel beau jour que le premier jour de l'an! le jour des étrennes!... Heureux ceux qui en reçoivent! plus heureux ceux qui en donnent!... Dès l'aube, l'on n'entend que tambours et trompettes. Comme chacun se regarde mutuellement avec bienveillance, s'aborde avec intérêt!... on dirait que tout le monde s'aime. Ce ne sont que des vœux, des souhaits: Une bonne année — Une bonne santé — Une longue vie, et le Paradis à la fin de vos jours! — L'ouvrier endimanché se rend chez son patron, le soldat chez son chef, le commis chez son ministre. Les bonnes leurs marmots dans les bras, les petites mères leurs enfants par la main, courent chez les grands parents qui les attendent entourés de jouets, de bonbons de toutes sortes.... Que d'argent fructueusement dépensé pour le commerce et l'industrie, depuis le piano d'Érard jusqu'à la poupée de M<sup>lle</sup> Baireux, depuis le splendide cachemire des frères d'Alsème jusqu'au foulard de coton du *Gagne-Petit*, depuis la broche en diamants jusqu'à l'épingle en ciré!... Je faisais ces réflexions, rue d'Aumale, et je m'écriai en entrant chez Florence: « Quel beau jour que le premier jour de l'an! » Nous nous embrassâmes

avec effusion, et comme je glissais à son doigt un anneau d'or sur lequel était gravé le jour, le mois et l'année où nous nous étions vues pour la première fois, elle me présentait un anneau d'or sur lequel étaient gravées nos deux initiales. « Nous avons eu la même idée, m'écriai-je avec joie; toutes les lettres que j'écrirai maintenant seront : *Scellées de mon sceau*, comme disait Louis XI.

— Et puis, ajouta Florence, nous portons ces bagues comme les portaient les Grecs, au quatrième doigt de la main gauche. Ce doigt, dit Aulugelle, a un petit nerf qui va droit au cœur.

— Voilà une raison pour le préférer.

— Sais-tu que l'anneau a joué un grand rôle dans ce monde! Le roi Pharaon mit un anneau au doigt de Joseph comme une marque de l'autorité qu'il lui donnait; Jezabel scella de l'anneau du roi l'ordre qu'elle envoya de tuer Naboth; Judas, fils de Jacob, donna à Thamar son anneau pour gage de sa promesse; les anciens Chaldéens, les Babyloniens, les Perses, les Grecs, les Sabins, les Romains, les Germains, les Gaulois et les Bretons se servaient aussi de l'anneau.

— Dieu! ma chère, que tu es savante.



— Je crois bien que je le suis !... Je viens de lire tout cela dans un *gros livre*.

— Alors, continue, cela m'intéresse... En quel métal ces différents peuples portaient-ils leurs anneaux ?

— En fer, en argent, souvent dorés, ou bien en or, renfermés dans du fer. Les Romains se contentèrent longtemps d'anneaux de fer ; Marius fut le premier qui en porta un d'or, l'an de Rome 650. Quelquefois l'anneau était de fer, et le sceau, d'or ; le sceau était gravé tantôt en creux, tantôt en relief.

— Mais la manière de porter l'anneau ?

— Chez les Hébreux c'était à la main droite ; les Gaulois et les Bretons le portaient au doigt du milieu. Chez les Romains chacun le portait à sa fantaisie ; mais quand on y eut enchaîné des pierres précieuses, ils ne le portèrent plus qu'à la main gauche : on se rendait ridicule en le mettant à la main droite. D'abord ils ne portèrent qu'un seul anneau ; puis un à chaque doigt, enfin un à chaque jointure de chaque doigt ; ce luxe s'augmenta au point qu'ils eurent des anneaux pour chaque semaine ; des anneaux d'hiver et des anneaux d'été. Mais personne ne porta cet excès aussi loin qu'Héliogabale, qui ne mit jamais deux fois le même anneau, non plus que les mêmes souliers.

— Mon Dieu ! ma chère, que pour le luxe nous sommes loin de ces Romains !

— Ce n'était pas tout de s'orner ainsi les doigts des mains ; saint Augustin nous apprend que les Maures portaient l'anneau au nez. Des voyageurs assurent que, dans les Indes Orientales, les naturels mettent des anneaux non-seulement au nez, mais aux lèvres, aux joues, au menton.

— Ah ça, mais ces messieurs m'ont l'air de pavillons chinois. Dans une conversation animée, dans un bal... cela doit faire un drôle de cliquetis.

— Lorsque Pierre Alvarez obtint sa première audience du roi indien, Calicut, celui-ci avait des bracelets à ses bras, des

anneaux à ses doigts, et jusqu'à ses orteils : c'étaient des pierres précieuses enchaînées dans de l'or.

— Moi qui te parle, j'ai vu à Paris des Indiens de l'Amérique du Sud, qui portaient des anneaux suspendus à leur nez et à leurs oreilles. Leurs femmes étaient privées de ces ornements ; ce qui m'a fait faire cette remarque que, parmi les peuples sauvages, les hommes se paraient plus que les femmes et que c'était le contraire parmi les peuples civilisés... Mais chez les Romains tout le monde ne pouvait porter les mêmes anneaux.

— Non, ils en avaient de trois espèces. La première servait à distinguer les conditions et les qualités. Pline assure que, d'abord, à moins qu'ils n'eussent été ambassadeurs, il n'était permis aux sénateurs de porter l'anneau d'or que dans les cérémonies publiques ; le reste du temps ils le portaient de fer. Dans la suite, l'anneau d'or devint une marque distinctive des chevaliers ; le peuple portait l'anneau d'argent, et les esclaves l'anneau de fer ; cependant Sévère accorda à ses soldats la liberté de porter l'anneau d'or, et Auguste donna la même permission aux affranchis. La deuxième espèce s'appelait anneaux d'épousailles, la troisième était destinée à servir de sceau.

— Je vois que nous avons conservé l'anneau de chevalier que les jeunes hommes portent à l'index de la main gauche ; l'anneau de mariage, et l'anneau qui sert à cacheter nos lettres.

— Oui, et les évêques portent encore l'anneau pastoral que l'empereur d'Allemagne leur mettait au petit doigt lorsqu'il confirmait leur élection. J'ai lu, toujours dans mon *gros livre*, que Richard, évêque de Salisbury, dans ses *Constitutions*, année douze cent dix-sept, défend aux jeunes hommes de mettre au doigt des filles des anneaux de jonc, parce qu'il y en avait quelques-unes assez simples pour croire que cet anneau, donné par



plaisanterie, était un véritable anneau de mariage, et M. de Breville, dans ses *Antiquités de Paris*, dit que ces filles, lorsqu'elles se mariaient à l'église, ne recevaient plus que l'anneau de jonc.

— Cela me donne l'origine de ces anneaux appelés *joncs*, que les dames portent encore. Au lieu d'être en jonc, ces anneaux sont en diamants, ce qui est bien différent, mais ils ont la forme des anneaux de mariage....

— Oui ! de ceux qui trompaient les pauvres filles.... Ma grand'mère m'a raconté que, sous la première République, quelques-unes des belles dames d'alors voulant se donner l'air de Romaines, portaient des bagues aux doigts de leurs pieds. Mais cette mode ne dura pas. Moi, je n'aime porter qu'une bague ; plusieurs, cela empêche d'être bien gantée... et puis, à la longue, cela déforme les doigts en leur ôtant de la rondeur.

— Cela me paraît juste. Qu'as-tu reçu pour étrennes ?

— Mon père m'a donné toute une toilette de bal : une robe de dessous en taffetas blanc, une robe de dessus en crêpe blanc, garnie de nœuds de ruban de satin blanc placés de chaque côté sur les coutures du lé de devant. — Corsage à pointe, lacé derrière. — Berthe de crêpe, doublée de taffetas, fermée sur la poitrine par trois nœuds de ruban de satin blanc. — Pour ma coiffure, une guirlande de camélias blancs. — Des gants blancs. — Des souliers de satin noir.

— Moi, je n'ai reçu qu'une toilette de soirée. C'est une robe d'organdi blanc, la jupe ornée de trois plis ; au-dessus de ces plis est brodée une petite grecque en laine ponceau. — Des manches pagodes garnies d'une plus petite grecque, au-dessus de l'ourlet. — Corsage froncé sur les épaules, monté du haut sur un petit col, recouvert de la même petite grecque ; à ce col est une ruche de petit tulle blanc. — Pour coiffure, de chaque côté de ma tête, une

grappe de petits velours ponceau. — Gants blancs. — Souliers de satin noir.

— Et ta mère, qu'a-t-elle reçu ?

— Un long manteau à manches, en velours noir, doublé de satin noir, sans le plus simple ornement. — Une capote de satin blanc, ornée de têtes de plumes blanches. — Une robe en velours épinglé gris. — Un manchon de martre du Canada.

— Et ton frère et ta sœur ?

— Ma petite sœur a reçu un chapeau de peluche de soie grise, doublé de satin blanc. — Un par-dessus de velours noir. — Une robe de mérinos gris. — Des guêtres grises boutonnées jusqu'aux genoux. — Un pantalon garni d'une bande de broderie anglaise, froncée. — Un manchon de fausse hermine. Mon frère a reçu une blouse en velours noir qu'il serre par une ceinture de cuir noir, verni. — Un pantalon de drap gris. — Un chapeau de feutre noir, orné d'une plume tournant autour de la forme.

— Viens-tu chez mon père ? ma bonne amie, il sera heureux de te souhaiter tous les bonheurs que tu mérites.»

Nous nous levâmes, et de retour chez moi, je m'empressai de t'expliquer notre 1<sup>re</sup> planche.

Le n° 1 est un col qui se brode au plumetis et en œillets ; on peut faire des jours au milieu des boutons. L'extérieur est un feston plein.

Le n° 2 est un coin de mouchoir qui se brode au plumetis et en points de cordonnet.

Le n° 3 est un autre coin de mouchoir qui se brode au point de cordonnet, et se festonne à l'extérieur.

Le n° 4 est un écusson pour mouchoir d'homme, ou mouchoir du matin ; il se brode au point de cordonnet.

Le n° 5 est un dessin qui se brode en petite soutache carrée, au crochet, ou en points de chaînette sur une blouse, un manteau, ou sur un pardessus de dame, de petite fille, de petit garçon.



Le n° 6 est la moitié du devant d'un bonnet à barbe. Il se brode en points de cordonnet, sur jaconas, et se découpe au milieu de chaque rond et de chaque pétale.

Le n° 7 est la seconde passe de ce bonnet. Les lettres A et B t'indiquent où cette 2<sup>me</sup> passe doit être cousue à la première.

Le n° 8 est le bavolet. Les lettres C t'indiquent où il doit être cousu au fond.

Le n° 9 est le fond.

Le n° 10 est le devant d'un gilet d'homme. Il se brode au métier, sur casimir, en soie demi-torse, couleur sur couleur.

Le n° 11 est la poche.

Le n° 12 est le revers.

Le n° 13 est un entre-deux qui se brode au plumetis pour dessous de manches.

Le n° 14 est un dessin qui se brode en reprise sur filet carré; il s'ajoute à ceux que je t'ai envoyés pour faire un manteau de lit, un tapis de table, etc.

Le n° 15 est une dentelle épi de blé.

Achète du coton demi-tors, n° 20; deux aiguilles de fer de 6 millimètres de circonférence.

Monte 13 mailles. Ce tricot se fait à l'endroit.

1<sup>er</sup> TOUR. Tricote 2 mailles simples — jette le coton sur ton aiguille de droite — prends ensemble 2 mailles et tricote-les — jette le coton — tricote 2 mailles ensemble — 2 mailles simples — jette deux fois le coton — 2 mailles ensemble — jette deux fois le coton — 2 mailles ensemble — 1 maille simple. Tu as 15 brides sur cette aiguille.

2<sup>e</sup> TOUR. Tricote 3 mailles simples — 1 à l'envers — 2 mailles simples — 1 à l'envers — 8 mailles simples. 15 brides sur cette aiguille.

3<sup>e</sup> TOUR. 2 mailles simples — jette le coton — 2 ensemble — jette le coton — 2 ensemble — 9 mailles simples. Encore 15 brides sur cette aiguille.

4<sup>e</sup> TOUR. Tricote cette aiguille tout simplement à l'endroit.

5<sup>e</sup> TOUR. 2 mailles simples — jette le coton — 2 ensemble — jette le coton — 2 ensemble — 4 mailles simples — jette deux fois le coton — 2 ensemble — jette deux fois le coton — 2 ensemble — 1 maille simple. Tu as 17 brides sur cette aiguille.

6<sup>e</sup> TOUR. 3 mailles simples — 1 à l'envers — 2 mailles simples — 1 à l'envers — 10 mailles simples. 17 brides sur cette aiguille.

7<sup>e</sup> TOUR. 2 mailles simples — jette le coton — 2 ensemble — jette le coton — 2 ensemble — 11 mailles simples. Encore 17 brides sur cette aiguille.

8<sup>e</sup> TOUR. Tricote cette aiguille tout simplement à l'endroit.

9<sup>e</sup> TOUR. 2 mailles simples — jette le coton — 2 ensemble — jette le coton — 2 ensemble — 6 mailles simples — jette deux fois le coton — 2 ensemble — jette deux fois le coton — 2 ensemble — 1 maille simple. Tu as 19 brides.

10<sup>e</sup> TOUR. 3 mailles simples — 1 à l'envers — 2 mailles simples — 1 à l'envers — 12 mailles simples. — Tu as 19 brides.

11<sup>e</sup> TOUR. 2 mailles simples — jette le coton — 2 ensemble — jette le coton — 2 ensemble — 13 mailles simples. 19 brides.

12<sup>e</sup> TOUR. Tricote cette aiguille tout simplement à l'endroit.

13<sup>e</sup> TOUR. 2 mailles simples — jette le coton — 2 ensemble — jette le coton — 2 ensemble — 8 mailles simples — jette deux fois le coton — 2 ensemble — jette deux fois le coton — 2 ensemble — 1 maille simple. Tu as 21 brides.

14<sup>e</sup> TOUR. 3 mailles simples — 1 à l'envers — 2 mailles simples — 1 à l'envers — 14 mailles simples. 21 brides.

15<sup>e</sup> TOUR. 2 mailles simples — jette le coton — 2 ensemble — jette le coton — 2 ensemble — 15 mailles simples. 21 brides.

16<sup>e</sup> ET DERNIER TOUR. Tricote 2 mailles simples — rabats sur la 2<sup>me</sup> la 1<sup>re</sup> que tu



as tricotée — tricote chaque maille qui suit en rabattant sur elle la maille qui restait sur l'aiguille, jusqu'à ce que tu aies rabattu 8 mailles — la 9<sup>e</sup> te reste sur l'aiguille de droite — tricote simplement à l'endroit les 12 mailles qui te restent sur ton aiguille de gauche. Total 13 mailles comme sur la 1<sup>re</sup> aiguille. La dent est finie.

Reprends à partir du 1<sup>er</sup> tour, et continue jusqu'au 16<sup>e</sup> et dernier tour, ainsi de suite.

Le n° 16 est la moitié du dos d'une veste qui peut servir pour petit garçon ou pour petite fille.

Le n° 17 est l'un des devants.

Le n° 18 est la manche.

Le n° 19 est un bonnet qui se fait en tulle de coton, qui se garnit de dentelle et de ruban.

Le n° 20 est un fichu de tulle de soie qui a une couture sur chaque épaule. Il se garnit de velours et de dentelle.

Le n° 21 est un dessous de manche en mousseline. Il s'arrête au-dessus du coude.

Le n° 22 est une Berthe de tulle, recou-

verte de dentelle. Elle se ferme devant par des nœuds de rubans.

Le n° 23 est le quart d'un dessin de taie d'oreiller.

Le n° 24 est un chiffre que je t'envoie au hasard, mais parce que tu peux faire toutes les lettres de l'alphabet avec un dessin semblable à celui-ci. Je te ferai remarquer que les chiffres et la couronne se mettent au haut d'un oreiller et non au milieu.

Le n° 25 est un riche bas de jupon qui se brode en points de cordonnet, et se décolle.

Le n° 26 est un écusson pour mouchoir. Il se brode au plumetis.

Maintenant je n'ai plus qu'à m'excuser pour le peu de correction de cette planche; elle était faite quand j'appris que nous avions de plus grand papier; il me fallut ajouter des dessins (ce dont je ne fus pas fâchée), mais ils ne purent être placés avec l'ordre accoutumé...

Adieu! Puisse cette année t'apporter tout ce que tu désires!

J. J.

## Economie Domestique.

### PROCÉDÉ POUR DISTINGUER LE COTON DANS LES ÉTOFFES DE LAINE.

On a proposé beaucoup de moyens pour découvrir le mélange de coton que l'on rencontre aujourd'hui dans beaucoup d'étoffes vendues pour être de pure laine. Ces moyens n'étant pas toujours à la portée de ceux qui veulent les employer, nous donnerons le moyen suivant qui sera facile pour tout le monde :

Effilez l'étoffe, et exposez-la à la flamme d'une bougie; le fil qui sera composé de

coton brûlera et disparaîtra en poussière, celui qui sera composé de laine formera en brûlant un globule charbonneux, qui s'éteindra aussitôt qu'il sera retiré de la flamme, et exhalera cette mauvaise odeur que l'on connaît à la laine brûlée.

On pourra ainsi apprécier les proportions de laine et de coton contenues dans la quantité de tissu que l'on aura soumise à cette opération.

### MANIÈRE DE RELEVER LE VELOURS.

Bâtissez un ruban de fil autour des morceaux de velours qui composent un chapeau, bâtissez ensuite ces rubans aux qua-

tre bâtons d'un métier à broder. Mettez sur un fourneau un vase assez large, que vous remplissez d'eau; quand cette eau bout,



placez dessus les morceaux de velours à l'endroit, en les soutenant par deux des bâtons; lorsque vous croyez que la vapeur de l'eau bouillante a suffisamment imbibé le velours, vous le repassez à l'envers avec un fer cylindrique, car un fer ordinaire laisse toujours des raies. Si le velours est rougi par le temps, vous retournez les bâtons de votre métier, et vous frottez le ve-

lours avec un tampon de toile neuve, imbibé dans de l'alcali volatil.

L'alcali volatil ayant la propriété de raviver les couleurs, si vous faites tomber un acide sur une robe de soie et que la couleur soit mangée, vous frottez tout de suite cette place avec un même tampon trempé dans de l'alcali volatil, et vous voyez revenir la couleur disparue.

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME

DU MOIS DE DÉCEMBRE 1848.

Le mot est *anagramme*.

Nil, fait *lin*; ciel, fait *lice*; miel....  
*line*; chien... *niche*; if... *fi*! Léon...  
Noël; Rome... *More*; Eve... *Eve*; et  
non... *non*.

Le mot Anagramme est formé du grec *ana*, en arrière, et *gramma*, lettre. C'est une transposition des lettres d'un mot avec un arrangement ou combinaison de ces mêmes lettres qui forment un autre mot, d'où il résulte un autre sens.

Ainsi, l'anagramme de Loraine est *Alerion*, et l'on dit que c'est pour cela que la maison de Loraine porte des Alerions dans ses armes. Calvin, en latin, *Calvinus*, prit le nom de *Alcuinus*. (L'u et le v étaient alors la même lettre.) Sur : Frère Jacques Clément, on a fait : *C'est l'enfer qui m'a créé*. Dans République française, on a trouvé : *Un Corse la finira*, mais ces deux dernières anagrammes ne sont pas exactes.

J. J.

## ÉPHÉMÉRIDES.

1<sup>er</sup> JANVIER 1369. — FONDATION DE L'ORDRE DE L'ESPÉRANCE.

Louis de Clermont, prince du sang, avait été le compagnon de captivité du roi Jean, en Angleterre, et il voulut, à son retour dans son duché, créer un nouvel ordre de chevalerie. Il convoqua à Moulins, pour le premier jour de l'an 1369, tous les gens de noble lignage, et après avoir, en un discours que l'histoire a conservé, tracé un tableau des devoirs du chevalier, il remit aux élus les insignes de l'ordre de l'Espérance, consistant en une ceinture dorée et un écu d'or, orné d'une bande de perles, sur lequel on lisait le mot *Allen*.

Des tournois, des danses succédèrent à la cérémonie; mais pendant le banquet, un incident s'éleva, qui fournit à Louis de Clermont l'occasion de déployer la générosité de son caractère.

Durant les huit années qu'il avait passées prisonnier à Londres, beaucoup de

barons et de petits vassaux de son état avaient profité de son absence pour commettre des dégâts dans ses domaines, et le procureur de Louis de Clermont, nommé Chauveau, voyant que ses remontrances étaient épuisées, tint note exacte des délits commis envers son seigneur. Au moment où tous les feudataires se livraient à la joie, le sévère Chauveau se présente dans la salle du festin, portant le fatal registre, et s'adressant à Louis, il lui dit :  
« Mon redouté seigneur, les forfaits et les  
» désobéissances des chevaliers, écuyers  
» et nobles d'arrière-fief sont si grands,  
» que les uns ont encouru la peine de mort,  
» les autres, la confiscation de leurs biens,  
» et pour ce, je vous en donne le registre,  
» comme la plus belle offre qui fut jamais  
» faite. »

Les coupables pâlirent, mais le prince



prit le registre, le jeta au feu, disant :  
« Chauveau, avez-vous aussi tenu compte  
» des services que mes vassaux m'ont  
» rendus ? »

Le sort de la guerre avait livré entre ses  
mains les enfants de don Pèdre de Castille,  
le meurtrier de Blanche de Bourbon, sa  
sœur ; il eut assez de vertu pour leur par-  
donner et améliorer leur position. Il défen-

dit le royaume contre les Anglais, servit  
fidèlement Charles V et Charles VI, et  
mourut à Montluçon, le 17 août 1410, à  
l'âge de 73 ans, laissant une réputation  
non contestée de prudence, de piété, de  
bravoure et de modération. Le tombeau  
de ce prince se voit encore à Souvigny,  
près Moulins.

### MOSAIQUE.

Analyse avec soin la condition humaine,  
sache bien que les peines, les ennuis, les  
inquiétudes, en sont inséparables ; que Dieu  
a dit au bonheur de l'homme comme aux  
flots de la mer : *Tu n'iras pas plus loin.*  
Efforçons-nous d'atteindre jusqu'à cette li-  
mite infranchissable, soumettons-nous à ne  
point la dépasser.

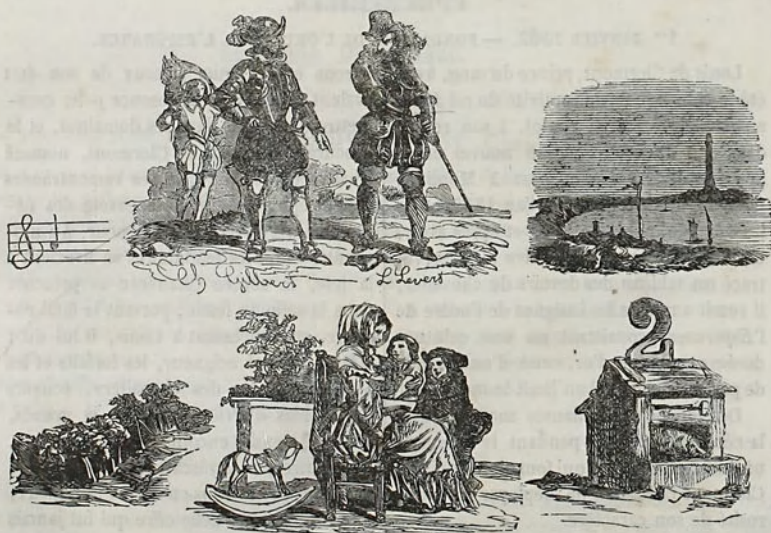
vie de toute souffrance ; mais il dépendra  
de toi de relever ton cœur de tout abatte-  
ment. Si opposée à tes goûts qu'elle te pa-  
raisse, il ne te sera pas toujours accordé de  
changer la position que le ciel t'a faite ;  
mais tu pourras toujours, à l'aide de ta  
raison, te résigner à ton partage.

(La recherche du vrai bien.)

Il ne dépendra pas de toi d'affranchir ta

DE CHARNAGE.

### RÉBUS.



Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.









18<sup>e</sup> Année.

*J. Roux et Comp.*

N<sup>o</sup> 1

*Modes de Paris.*  
**Journal des Demoiselles.**  
*Boulevard des Italiens, 1.*

Ayuntamiento de Madrid